

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

VENCESLAS

ROTROU, JEAN

Tragi-comédie — 1648

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

PRINCE	75 répliques
Roi	75 répliques
Duc	48 répliques
THÉODORE	47 répliques
CASSANDRE	32 répliques
ALEXANDRE	23 répliques
OCTAVE	10 répliques
LADISLAS	5 répliques
VENCESLAS	4 répliques
LÉONOR	4 répliques

Personnages muets & suite : FEDERIC, Gardes

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE I	5
ACTE II	23
ACTE III	40
ACTE IV	57
ACTE V	77

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE

Venceslas, Ladislav, Alexandre, Gardes.

VENCECLAS

Prenez un siège, Prince, et vous enfant, sortez.

ALEXANDRE

J'aurai le tort, Seigneur, si vous ne m'écoutez.

VENCESLAS

Sortez, vous dis-je. Et vous, Gardes, qu'on se retire.

LADISLAS

Que me désirez-vous ?

VENCESLAS

J'ai beaucoup à vous dire.
Ciel prépare son sein, et le touche aujourd'hui.

5

LADISLAS *(bas)*

Que la vieillesse souffre, et fait souffrir autrui :

Oyons les bon avis, qu'un flatteur lui conseille.

(Le Prince tourne la tête et témoigne [de] s'emporter)

VENCESLAS

Prêtez-moi, Ladislas, le coeur, avec l'oreille,
 J'attends toujours du temps, qu'il mûrisse le fruit 10
 Que pour me succéder, ma couche m'a produit ;
 Et je croyais, mon fils, votre mère immortelle,
 Par le reste qu'en vous, elle me laissa d'elle.
 Mais, hélas ! Ce portrait qu'elle s'était tracé,
 Perd beaucoup de son lustre, et s'est bien effacé, 15
 Et vous considérant, moins je la vois paraître,
 Plus l'ennui de sa mort, commence à me renaître,
 Toutes vos actions, démentent votre rang,
 Je n'y vois rien d'auguste, et digne de mon sang ;
 J'y cherche Ladislas, et ne le puis connaître, 20
 Vous n'avez rien de Roi, que le désir de l'être ;
 Et ce désir (dit-on) peu discret, et trop prompt,
 En souffre, avec ennui, le bandeau, sur son front.
 Vous plaiguez le travail, ou ce fardeau m'engage,
 Et n'osant m'attaquer, vous attaquez mon âge ; 25
 Je suis vieil, mais un fruit de ma vieille saison,
 Est d'en posséder mieux, la parfaite raison ;
 Régner est un secret, dont la haute science,
 Ne s'acquiert que par l'âge, et par l'expérience,
 Un roi, vous semble heureux, et sa condition, 30
 Est douce, au sentiment, de votre ambition ;
 Il dispose à son gré, des fortunes humaines ;
 Mais, comme les douceurs, en saurez vous les peines :
 À quelque heureuse fin, que tendent ses projets,
 Jamais il ne fait bien, au gré de ses sujets ; 35
 Il passe pour cruel, s'il garde la justice,

S'il est doux, pour timide, et partisan du vice ;
 S'il se porte à la guerre, il fait des malheureux ;
 S'il entretient la paix, il n'est pas généreux ;
 S'il pardonne, il est mol ; s'il se venge, il est barbare ; 40
 S'il donne, il est prodigue ; et s'il épargne, avare ;
 Ses desseins les plus purs, et les plus innocents,
 Toujours, en quelque esprit, jettent un mauvais sens ;
 Et jamais sa vertu , (tant soit-elle connue)
 En l'estime des siens, ne passe toute nue ; 45
 Si donc, pour mériter, de régir ses États,
 La plus pure vertu, même, ne suffit pas.
 Par quel heur voulez-vous, que le règne succède,
 À des esprits oisifs, que le vice possède ;
 Lors de leurs voluptés, incapables d'agir, 50
 Et qui cerfs de leurs sens, ne se sauraient régir ;
 Ici, mon seul respect, contient votre caprice ;
 Mais examinez-vous, et rendez-vous justice ;
 Pouvez-vous attenter, sur ceux, dont j'ai fait choix,
 Pour soutenir mon trône, et dispenser mes lois ; 55
 Sans blesser les respects, dûs à mon diadème,
 Et sans en même temps, attenter sur moi-même ?
 Le Duc, par sa faveur, vous a blessé les yeux,
 Et parce qu'il m'est cher, il vous est odieux :
 Mais voyant d'un côté, sa splendeur non commune, 60
 Voyez, par quels degrés, il monte à la fortune ;
 Songez, combien son bras, à mon trône affermi,
 Et mon affection, vous fait son ennemi !
 Encore, est-ce trop peu ; votre aveugle colère,
 La hait en autrui même, et passe à votre frère ? 65
 Votre jalouse humeur, ne lui saurait souffrir,
 La liberté d'aimer, ce qu'il me voit chérir !
 Son amour pour le duc, lui produit votre haine,
 Cherchez donc un digne objet, à cette humeur hautaine
 Employez, employez ces bouillants mouvements, 70

À combattre l'orgueil, des peuples ottomans ;
 Renouvelez contre eux, nos haines immortelles,
 Et soyez généreux, en de justes querelle ;
 Mais, contre votre frère ! Et contre un favori,
 Nécessaire à son roi, plus qu'il n'en est chéri ! 75
 Et qui de tant de bras, qu'armait la Moscovie,
 Vient de sauver mon sceptre, et peut-être ma vie,
 C'est un emploi célèbre ! Et digne d'un grand cour !
 Votre caprice, enfin, veut régler ma faveur ;
 Je sais mal appliquer mon amour, et ma haine, 80
 Et c'est de vos leçons, qu'il faut que je l'apprenne ;
 J'aurais mal profité, de l'usage, et du temps !

LE PRINCE

Souffrez...

LE ROI

Encore un mot, et puis, je vous entends ;
 S'il faut qu'à cent rapports ma créance réponde, 85
 Rarement le soleil, rend la lumière au monde,
 Que le premier rayon, qu'il répand ici bas,
 N'y découvre quelqu'un de vos assassinats ;
 Ou, du moins, on vous tient, en si mauvaise estime ;
 Qu'innocent, ou coupable, on vous charge du crime ; 90
 Et que vous offusquant, d'un soupçon éternel,
 Aux bras du sommeil même, on vous fait criminel,
 Sous ce fatal soupçon, qui défend qu'on me craigne,
 On se venge, on s'égorge, et l'impunité règne,
 Et ce juste mépris, de mon autorité, 95
 Est la punition, de cette impunité ;
 Votre valeur, enfin, naguère si vantée,
 Dans vos folles amours languit comme enchantée,
 Et par cette langueur, dedans tous les esprits

Efface son estime, et s'acquiert des mépris ; 100
 Et je vois toutefois, qu'un heur inconcevable,
 Malgré tous ces défauts, vous rend encore aimable ;
 Et que votre bon astre, en ces mêmes esprits,
 Souffre ensemble pour vous, l'amour et le mépris ;
 Par le secret pouvoir, d'un charme que j'ignore, 105
 Quoiqu'on vous mésestime, on vous chérit encore ;
 Vieux on vous craint, mais vous plaisez heureux,
 Et pour vous, l'on confond, le murmure, et les vœux ;
 Las ! Méritez, mon fils, que cette amour vous dure,
 Pour conserver les vœux, étouffez le murmure ; 110
 Et réglez dans les cours, par un sort dépendant,
 Plus de votre vertu, que de votre ascendant ;
 Par elle, rendez-vous, digne d'un diadème,
 Né pour donner des lois, commencez par vous-même ;
 Et que pas vos passions, ces rebelles sujets, 115
 De cette noble ardeur, soient les premiers objets ;
 Par ce genre de règne, il faut mériter l'autre,
 Par ce degré, mon fils, mon trône sera vôtre ;
 Mes États, mes sujets, tout fléchira sous vous,
 Et sujet de vous seul, vous régnerez sur tous ; 120
 Mais si toujours vous-même, et toujours cerf du vice
 Vous ne prenez des lois, que de votre caprice ;
 Et si pour encourir, votre indignation,
 Il ne faut qu'avoir part, en mon affection ;
 Si votre humeur hautaine, enfin, ne considère, 125
 Ni les profonds respects, dont le Duc vous révère,
 Ni l'étroite amitié, dont l'enfant vous chérit ;
 Ni la soumission, d'un peuple qui vous rit ;
 Ni d'un père, et d'un roi, le conseil salutaire,
 Lors, pour être tout roi, je ne serai plus père, 130
 Et vous abandonnant à la rigueur des lois,
 Au mépris de mon sang, je maintiendrai mes droits.

LADISLAS

Encore que de ma part, tout vous choque et vous blesse,
En quelque étonnement, que ce discours me laisse,
Je tire au moins ce fruit, de mon attention,
D'avoir su vous complaire, en cette occasion
Et sur chacun des points, qui semblent me confondre,
J'ai de quoi me défendre, et de quoi vous répondre,
Si j'obtiens à mon tour, et l'oreille et le coeur.

135

LE ROI

Parlez, je gagnerai, vaincu plus que vainqueur ;
Je garde pour vous, les sentiments d'un père,
Convainquez-moi d'erreur, elle me sera chère.

140

LADISLAS

Au retour de la chasse, assisté des miens,
Le carnage du cerf, se préparant aux chiens,
Tombées sur le discours, des intérêts des princes,
Nous en vîmes sur l'art de régir les provinces ;
Où chacun à son gré, forgeant des potentats,
Chacun selon son sens, gouvernants vos États,
Et presque aucun avis, ne se trouvant conforme,
L'un prise votre règne, un autre le réforme ;
Il trouve ses censeurs, comme ses partisans ;
Mais, généralement, chacun plaint vos vieux ans ;
Moi, (sans imaginer, vous faire aucune injure)
Je coulai mes avis, dans le libre murmure ;
Et mon sein, à ma voix, s'osant trop confier,
Ce discours m'échappa, je ne le puis nier ;
Comment, dis-je, mon père accablé de tant d'âge,
Et la force, à présent servant mal son courage,
Ne se décharge-t-il, avant qu'y succomber,

145

150

155

D'un pénible fardeau. Qui le fera tomber ? 160
 Devrait-il, (me pouvant assurer sa couronne.)
 Hasarder que l'État me l'ôte, ou me la donne ?
 Et s'il veut conserver, la qualité de roi,
 La retiendrait-il pas, s'en dépouillant pour moi ?
 Comme il fait murmurer, de l'âge qui l'accable, 165
 Croit-il de ce fardeau ma jeunesse incapable ?
 Et n'ai-je pas appris, sous son gouvernement,
 Assez de politique, et de raisonnement,
 Pour savoir à quels soins, oblige un diadème ?
 Ce qu'un roi, doit aux siens, à l'État, à soi-même ? 170
 À ses confédérés, à la foi des traités,
 Dedans quels intérêt, ses droits sont limités ;
 Quelle guerre est nuisible, et quelle d'importance
 A qui, quand et comment, il doit son assistance ?
 Et pour garder, enfin, ses États d'accidents, 175
 Quel ordre, il doit tenir, et dehors et dedans ?
 Ne sais-je pas qu'un roi, qui veut qu'on le révère,
 Doit mêler à propos, l'affable, et le sévère ?
 Et selon l'exigence, et des temps, et des lieux,
 Savoir faire parler, et son front, et ses yeux ! 180
 Mettre bien la franchise, et la feinte en usage,
 Porter, tantôt, un masque, et tantôt un visage,
 Quelque avis, qu'on lui donne, être toujours pareil,
 Et se croire, souvent, plus que tout son conseil ?
 Mais surtout (et delà, dépend l'heur des couronnes) 185
 Savoir bien appliquer, les emplois, aux personnes,
 Et faire, par des choix, indicieux, et sains,
 Tomber le ministère, en de fidèles mains ;
 Élever peu de gens, si haut qu'ils puissent nuire,
 Être lent à former, aussi bien qu'à détruire ; 190
 Des bonnes actions, garder le souvenir,
 Être prompt à payer, et tardif à punir ;
 N'est-ce pas, sur cet art (leur dis-je) et ces maximes,

Que se maintient, le cours des règnes légitimes :
Voilà la vérité, touchant le premier point,
J'apprends, qu'on vous l'a dite, et ne m'en défends point,

195

LE ROI

Poursuivez.

LADISLAS

À l'égard de l'ardente colère,
Où vous meut, le parti du Duc, et de mon frère ;
Dont l'un est votre cour, si l'autre est votre bras,
Dont l'un règne, en votre âme, et l'autre en vos états
J'ai haï l'un, il est vrai, cet insolent ministre,
Qui vous est précieux, autant, qu'il m'est sinistre ;
Vaillant, j'en suis d'accord, mais vain, fourbe, flatteur,
Et de votre pouvoir, secret usurpateur ;
Ce Duc, à qui votre âme, à tous autres obscure,
Sans crainte, s'abandonne, et produit toute pure ;
Et qui sous votre nom, beaucoup plus roi que vous
Met, à me desservir, ses plaisirs les plus doux ;
Vous fait mes actions, pleines de tant de vices,
Et me rend, près de vous, tant de mauvais offices ;
Que vos yeux prévenus, ne trouvent plus en moi ?
Rien, qui vous représente, et, qui promette un roi ;
Je feindrais, d'être aveugle, et d'ignorer l'envie,
Dont, en toute rencontre, il vous noircit ma vie ;
S'il ne se s'en usurpait, et m'ôtait les emplois,
Qui si jeune, m'ont fait, l'effroi, de tant de rois ;
Et dont ces derniers jours, il a des Moscovites,
Arrêté les progrès, et restreint les limites ;
Parlant pour cette grande, et fameuse action,
Vous en mîtes le prix, à sa discrétion ;
Mais, s'il n'est trop puissant pour craindre ma colère,

200

205

210

215

220

Qu'il pense mûrement, au choix de son salaire ;
 Et que le grand crédit, qu'il possède à la Cour,
 S'il méconnaît mon rang, respecte mon amour ; 225
 Où tout brillant qu'il est, il lui sera frivole,
 Je n'ai point sans sujet lâché cette parole ;
 Quelques bruits, m'ont appris, jusqu'où vont vos desseins ;
 Et c'est un des sujets, Seigneur, dont je me plains.

LE ROI

Achez. 230

LE PRINCE

Pour mon frère, après son insolence,
 Je ne puis m'emporter, à trop de violence ;
 Et de tous vos tourments, la plus affreuse horreur,
 Ne le saurait soustraire, à ma juste fureur.
 Quoi, quand le coeur, outré de sensibles atteintes, 235
 Je fais entendre au Duc, le sujet de mes plaintes ;
 Et de ces procédés, justement irrité,
 Veux mettre quelque frein, à sa témérité,
 Étourdi, furieux, et poussé d'un faux zèle,
 Mon frère, contre moi, veut prendre sa querelle ; 240
 Et bien plus, sur l'épée, ose porter la main !
 Ha ! J'atteste du ciel, le pouvoir souverain,
 Qu'autant que le soleil, sorti de sein de l'onde
 Ôte, et rende le jour, aux deux moitiés du monde ;
 Il m'ôtera le sang, qu'il n'a pas respecté, 245
 On me fera raison, de cette indignité ;
 Puisque, je suis au peuple, en si mauvaise estime,
 Il la faut mériter, du moins, par un grand crime ;
 Et de vos châtements, menacé tant de fois,
 Me rendre un digne objet de la rigueur des lois. 250

(Il dit au prince.)

(Il l'embrasse.)

LE ROI *(bas)*

Que puis-je plus tenter, sur cette âme hautaine ?
Essayons l'artifice, ou la rigueur est vaine ;
Puisque, plainte, froideur, menace, ni prison,
Ne l'ont pu, jusqu'ici, réduire à la raison.
Ma créance, mon fils, sans doute, un peu légère, 255
N'est pas sans quelque erreur, et cette erreur m'est chère ;
Étouffons nos discords, dans nos embrassements,
Je ne puis de mon sang, forcer les mouvements ;
Je lui veux bien céder, et malgré ma colère,
Me confesser vaincu, parce que je suis père. 260
Prince, il est temps, qu'enfin, sur un trône commun ;
Nous ne fassions qu'un règne, et ne soyons plus qu'un,
Si proche du cercueil, où je me vois descendre,
Je me veux voir en vous renaître de ma cendre. ;
Et par vous, à couvert, des outrages du temps, 265
Commencer à mon âge, un règne de cent ans.

LE PRINCE

De votre seul repos dépend toute ma joie ;
Et si votre faveur, jusques-là je déploie ;
je ne l'accepterai, que comme un noble emploi,
Qui parmi vos sujets, fera conter, un roi. 270

SCÈNE II

Alexandre, Le Roi, Le Prince.

ALEXANDRE

Seigneur...

LE ROI

Que voulez-vous ? Sortez.

ALEXANDRE

Je me retire,
Mais si vous...

LE ROI

Qu'est-ce encore ? Que me vouliez-vous dire ?
À quel étrange office, Amour, me réduits-tu !
De faire accueil au vice, et chasser la vertu !

275

ALEXANDRE

Que si vous ne daignez m'admettre en ma défense,
Vous donnerez le tort, à qui reçoit l'offense ;
Le Prince, est mon aîné je respecte son rang,
Mais, nous ne différons, ni de cour, ni de sang,
Et pour un démentir, j'ai trop...

280

LE ROI

Vous téméraire.
Vous la main, sur l'épée ! Et contre votre frère !
Contre mon successeur, en mon autorité !

285

Implorez, insolent, implorez sa bonté ;
Et par un repentir, digne de votre grâce,
Méritez le pardon, que je veux qu'il vous fasse ;
Allez, demandez-lui ; Vous, tendez-lui les bras.

ALEXANDRE

Considérez, Seigneur !

290

LE ROI

Ne me répliquez pas.

(Parlant au prince.)

ALEXANDRE *(bas)*

Fléchissons-nous, mon cour, sous cette humeur hautaine !
Oui, du degré de l'âge, il faut porter la peine,
Que j'ai de répugnance, à cette lâcheté !
Ô ciel ! Pardonnez-donc, à ma témérité,
Mon frère, un père enjoint que je vous satisfasse,
J'obéis à son ordre, et vous demande grâce ;
Mais par cet ordre, il faut me tendre aussi les bras.

295

LE ROI

Dieux ! Le cruel, encore, ne le regarde pas !

LE PRINCE

Sans eux, suffit-il pas, que le Roi, vous pardonne.

300

LE ROI

Prince, encore une fois, donnez-les, je l'ordonne,

Laissez, à mon respect, vaincre votre courroux.

LE PRINCE (*embrassant son frère*)

À quelle lâcheté, Seigneur, m'obligez-vous !
Allez, et n'imputez, cet excès d'indulgence,
Qu'au pouvoir absolu, qui retient ma vengeance ;

305

ALEXANDRE (*bas*)

Ô nature, ô respect, que vous m'êtes cruels !

(*L'infant sort.*)

LE ROI

Changez ces différents, en des vœux mutuels ;
Et quand je suis en paix, avec toute la terre,
Dans ma maison, mes fils ne mettez point le guerre
Faites venir le Duc, Infant.

310

SCÈNE III

Le Roi, Le Prince.

LE ROI

Prince, arrêtez.

LE PRINCE

Vous voulez m'ordonner, encore de la lâcheté !
Et pour ce traître, encore, solliciter ma grâce !
Mais pour des ennemis, ce cour n'a plus de place,
Votre sang, qui l'anime, y répugne à vos lois ;

315

Aimez cet insolent, conservez votre choix ;
Et du bandeau royal, qui vous couvre la tête,
Payez, si vous voulez, sa dernière conquête ;
Mais souffrez m'en, Seigneur, un mépris généreux,
Laissez ma haine libre, aussi bien que vos vœux,
Souffrez ma dureté, gardant votre tendresse,
Et ne m'ordonnez point, un acte de faiblesse.

320

LE ROI

Mon fils, si prêt du trône, où vous allez monter,
Prêt d'y remplir ma place, et m'y représenter ;
Aussi bien souverain, sur vous, que sur les autres,
Prenez mes sentiments, et dépouillez les vôtres ;
Donnez à mes souhaits (de vous-même vainqueur,) Cette noble faiblesse, et digne d'un grand cour,
Que vous fera priser, de toute la province ;
Et Monarque, oubliez, les différents du Prince.

325

330

LE PRINCE

Je préfère ma haine, à cette qualité,
Dispensez-moi, Seigneur, de cette indignité.

SCÈNE IV

Le duc de Curlande, La Roi, Alexandre, Le Prince, Octave.

LE ROI

Étouffez cette haine, ou je prends la querelle ;
Duc, saluez le Prince.

(Ils s'embrassent.)

LE PRINCE *(l'embrassant avec peine)*

Ô contrainte cruelle.

335

LE ROI

Et d'une étroite ardeur, unis à l'avenir,
De vos discords passés, perdez le souvenir.

LE DUC

Pour lui prouver, à quoi, mon zèle me convie,
Je voudrais perdre encore, et le sang, et la vie.

LE ROI

Assez, d'occasions, de sang, de combats,
Ont signalé pour nous, et ce cour, et ce bras ;
Et vous ont trop acquis, par cet illustre zèle,
Tout ce qui d'un mortel, rend la gloire immortelle,
Mais vos derniers progrès (qui certes m'ont surpris)
Passent tout créance, et demandent leur prix,
Avec si peu de gens, avoir fait nos frontières,
D'un si puissant parti, les sanglants cimetières ;
Et dans si peu de jours, par d'incroyables faits,
Réduit le Moscovite à demander la paix ;
Ce sont des actions, dont la reconnaissance,
Du plus riche monarque, excède la puissance,
N'exceptez rien, aussi, de ce que je vous dois,
Demandez ; j'en ai mis le prix, à votre choix ;
Envers votre valeur, acquittez ma parole.

340

345

350

LE DUC

Je vous dois tout, grand Roi.

355

LE ROI

Ce respect est frivole ;
La parole des rois, est un gage important,
Qu'ils doivent, (le pouvant) retirer à l'instant ;
Il est d'un prix trop cher, pour en laisser la garde,
Par le dépôt, la perte, où l'oubli s'en hasarde.

360

LE DUC

Puisque vote bonté, me force à recevoir,
Le loyer d'un tribut, et le prix d'un devoir.
Un servage, Seigneur, plus doux, que votre Empire,
Des flammes, et des fers, sont le prix, où j'aspire ;
Si d'un cour consommé, d'un amour violent,
La bouche ose exprimer...

365

LE PRINCE

Arrêtez, insolent ;
Au vol de vos désirs, imposez des limites,
Et proportionnez vos vœux, à vos mérites ;
Autrement, au mépris, et du trône, et du jour,
Dan votre infâme sang, j'éteindrai votre amour
Où mon respect s'oppose, apprenez, téméraire,
À servir sans espoir, et souffrir, et vous taire ;
Ou...

370

(Il s'en va avec l'enfant.)

LE DUC SORTANT

Je me tais, Seigneur, et puisque mon espoir,
Blesse votre respect, il offense mon devoir.

375

SCÈNE V

Le Roi, Le Prince, Octave.

LE ROI

Prince, vous emportant, à ce caprice extrême,
Vous ménagez fort mal, l'espoir d'un diadème ;
Et votre tête, encore, qui le prétend porter.

LE PRINCE

Vous êtes Roi, Seigneur, vous pouvez me l'ôtez ;
Mais, j'ai lieu de ma plaindre, et ma juste colère,
Ne peut prendre des lois, ni d'un roi, ni d'un père.

380

(Il s'en va en colère.)

LE ROI

Je dois bien en moins en prendre, et d'un fol, et d'un fils ;
Pensez, à votre tête, et prenez un avis.

SCÈNE VI

Le Prince, Octave.

OCTAVE

Ô Dieux ! Ne sauriez-vous, cacher mieux votre haine.

385

LE PRINCE

Veux-tu, que la cachant, mon attente soit vaine !
Qu'il vole à mon espoir, ce trésor amoureux,

Et qu'il fasse son prix, de l'objet de mes vœux ?
 Quoi Cassandre, sera le prix d'une victoire,
 Qu'usurpant, mes emplois, il se dérobe à ma gloire ; 390
 Et l'État, qu'il manie, avec confusion,
 L'épargne, qu'il manie avec profusion,
 Les siens, qu'il agrandit, les charges qu'il dispense,
 Ne lui tienne pas lieu, d'assez de récompense,
 S'il en me rime encore, du fruit de mon amour, 395
 Et si m'ôtant Cassandre, il ne m'ôte le jour ;
 N'est-ce pas de tes soins, et de ta diligence,
 Que je tiens le secret, de leur intelligence ?

OCTAVE

Oui, Seigneur, mais l'hymen, qu'on lui va proposer,
 Aux succès de vos vœux, le pourra disposer ; 400
 L'infante l'a mandée, et par son entremise,
 J'espère à vos souhaits, le voir bientôt soumise ;
 Cependant, daignez mieux, et d'un père irrité,
 Et d'un roi méprise, craignez l'autorité ;
 Reposez sur nos soins, l'ardeur, qui vous transporte. 405

LE PRINCE

C'est mon roi, c'est mon père, il est vrai, je m'emporte,
 Mais je trouve, en deux yeux, deux rois plus absolus,
 Et n'étant plus à moi, ne me possède plus.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

Théodore, infante, Cassandre.

THÉODORE

Enfin, si son respect, ni le mien, ne vous touche,
Cassandre, tout l'État, vous parle par ma bouche : 410
Le refus de l'hymen, qui vous soumet sa foi,
Lui refuse une reine, et veut ôter un roi :
L'objet de vos mépris, attend une couronne,
Que déjà d'une voix, tout le peuple lui donne ;
Et de plus, ne l'attend, qu'afin de vous l'offrir ; 415
Et votre cruauté, ne le saurait souffrir ?

CASSANDRE

Non, je ne puis souffrir, en quelque rang qu'il monte,
L'ennemi de ma gloire, et l'amant de ma honte ;
Et ne puis, pour époux , vouloir d'un suborneur,
Qui voit qu'il a sans fruit , poursuivi mon honneur ; 420
Qui tant que sa poursuite, a cru m'avoir infâme,
Ne m'a point souhaitée, en qualité de femme ;
Et qui n'ayant pour but, que ses sales plaisirs,
En mon seul déshonneur, bornait tous mes désirs ;
Et quelque objet qu'il soit, à toute la province, 425

Je ne regarde en lui, ni monarque, ni prince,
 Et ne vois sous l'éclat, dont il est revêtu,
 Que de traîtres appas, qu'il tend à ma vertu ;
 Après ses sentiments, à mon honneur sinistres,
 L'essai de ses présents, l'effort de ses ministres ; 430
 Sas plaintes, ses écrits, et la corruption,
 De ceux, qu'il crût, pouvoir servir sa passion;
 Ces moyens vicieux, aidant mal sa poursuite,
 Aux vertueux, enfin, son amour est réduite ;
 Et pour venir à bout de mon honnêteté, 435
 Il met tout en usage, et crime et pitié ;
 Mais en vain il consent, que l'amour vous unisse,
 C'est appeler l'honneur au secours de son vice ;
 Puis, s'étant satisfait, on sait qu'un souverain
 D'un hymen qui déplaît, à le remède en main ; 440
 Pour en rompre les noeuds, et colorer ses crimes,
 L'État, ne manque pas, de plausibles maximes ;
 Son infidélité suivrait de près sa foi ;
 Seul, il se considère ; il s'aime, et non pas moi.

THÉODORE

Ses vœux, un peu bouillants, vous font beaucoup d'ombrage ; 445

CASSANDRE

Il vaut mieux, faillir mieux, et craindre davantage.

THÉODORE

La fortune vous rit, et ne rit pas toujours ;

CASSANDRE

Je crains son inconstance, et ses courtes amours ;

Et puis, qu'est un palais, qu'une maison pompeuse,
Qu'à notre ambition, bâtit cette trompeuse ?
Où l'âme dans ses fers, gémit à tout propos,
Et ne rencontre pas, le solide repos.

450

THÉODORE

Je ne vous puis qu'offrir, après un diadème.

CASSANDRE

Vous me donnerez plus, me laissant à moi-même.

THÉODORE

Seriez-vous moins à vous, ayant moins de rigueur ?

455

CASSANDRE

N'appelleriez-vous rien la perte, de mon cour ?

THÉODORE

Vous feriez un échange, et non pas une perte ;

CASSANDRE

Et j'aurais cette injure, impunément soufferte !
Et ce que vous nommez des vœux un peu bouillants,
Ces desseins criminels, ces efforts insolents,
Ces libres entretiens, ces messages infâmes,
L'espérance du rapt, dont il flattait ses flammes,
Et tant d'offres, enfin, dont il crut me toucher ;
Au sang de Cunisberg, se pourrait reprocher ?

460

THÉODORE

Il ont, votre vertu, vainement combattue.

465

CASSANDRE

On en pourrait douter, si je m'en étais tûe ;
Et si; sous cet hymen, me laissant asservir,
Je lui donnais un bien, qu'il m'a voulu ravir ;
Excusez ma douleur, je sais sage princesse,
Quelles soumissions, je dois à votre altesse ;
Quelle soumissions, que mon cour, doit faire d'un époux
Si j'en crois mon honneur, je lui dois plus qu'à vous.

470

SCÈNE II

Le Prince, Théodore, Cassandre.

LE PRINCE ENTRANT À GRANDS PAS

Cède, cruel tyran, d'une amitié si forte,
Respect, qui me retient, à l'ardeur qui m'emporte,
Sachons si mon hymen, ou mon cercueil est prêt.
Impatient d'attendre, entendons mon arrêt ?
Parlez, belle ennemie, il est temps de résoudre ;
Si vous devez lancer ou retenir la foudre ;
Il s'agit de me perdre, ou de me secourir,
Qu'en avez-vous conclu, faut-il vivre, ou mourir ?
Quel des deux voulez-vous ou mon cour, ou ma cendre ?
Quel des deux aurai-je, ou la mort, ou Cassandre.
L'hymen à vos beaux jours, joindra-t-il mon destin,
Ou si votre refus, sera mon assassin.

475

480

CASSANDRE

Me parlez-vous d'hymen ? Et voudriez-vous pour femme, 485
 L'indigne et vil objet, d'une impudique flamme ;
 Moi, Dieux ! Moi, la moitié d'un roi, d'un potentat !
 Ha prince, quel présent feriez-vous à l'État !
 De lui donner pour reine, une femme suspectE ;
 Et quelle qualité, voulez-vous qu'il respecte, 490
 En un objet infâme, et si peu respecté,
 Que vos sales désirs, ont tant sollicité !

LE PRINCE

Il y respectera, la vertu la plus digne ;
 Dont l'épreuve, ait jamais, fait une femme insigne ;
 Et le plus adorable, et plus divin objet ; 495
 Qui de son souverain, feint jamais son sujet ;
 Je sais trop (et jamais) ce cour vous approche,
 Que confus de ce crime, il ne se le reproche :
 À quel point d'insolence, et d'indiscrétion,
 Ma jeunesse, d'abord, porta ma passion ; 500
 Il est vrai, qu'ébloui de ces yeux adorables,
 Que font tant de captifs, et de tant de misérables ;
 Forcé par leurs attraits, si dignes de mes vœux,
 Je les contemplai seuls, et ne recherchai qu'eux ;
 Mon respect s'oublia, dedans cette poursuite, 505
 Mais un amour enfant, put manquer de conduite,
 Il portait son excuse, en son aveuglement,
 Et c'est trop le punir, que de bannissement ;
 Sitôt que le respect, m'a décillé la vue,
 Et qu'outre les attraits, dont vous êtes pourvue, 510
 Votre soin, votre rang, vos illustres aïeux,
 Et vos rares vertus, m'ont arrêté les yeux.
 De mes vœux, aussitôt, réprimant l'insolence,

J'ai réduit sous vos lois, toute leur violence,
 Et restreinte à l'espoir de notre hymen futur, 515
 Ma flamme a consommé, ce qu'elle avait d'impur ;
 Le flambeau qui me guide, et l'ardeur qui me presse,
 Cherche en vous une épouse, et non une maîtresse ;
 Accordez-la, Madame, au repentir profond,
 Que détestant mon crime, à vos pieds me confond ; 520
 Sous cette qualité, souffrez que je vous aime.
 Et privez-moi du jour, plutôt que de vous-même ;
 Car, enfin, si l'on pêche, adorant vos appas,
 Et si l'on vous plaît, qu'en ne vous aimant pas ;
 Cette offense est un mal, que je veux toujours faire, 525
 Et je consens plutôt, à mourir qu'à vous plaire.

CASSANDRE

Et mon mérite, Prince, et ma condition,
 Sont d'indignes objets de votre passion ;
 Mais, quand j'estimerai vos ardeurs véritables,
 Et quand on nous verrait des qualités sortables ; 530
 On ne verra jamais, l'hymen vous assortir,
 Et je perdrai le jour, avant qu'y consentir ;
 D'abord, que votre amour, fit voir dans sa poursuite,
 Et si peu de respect, et si peu de conduite ;
 Et que le seul objet d'un dessein vicieux, 535
 Sur ma possession, vous fit jeter les yeux ;
 Je ne vous regardai, que par l'ardeur infâme,
 Qui ne m'appelait point, au rang de votre femme ;
 Et que par cet effort brutal, et suborneur
 Dont votre passion, attaquait mon honneur ; 540
 Et Ne considérant en vous, que votre vice,
 Je pris en telle horreur, vous, et votre service,
 Que si je vous offense, en ne vous aimant pas,
 Et si dans mes vœux seuls, vous trouvez des appas,

Cette offense est un mal, que je veux toujours faire,
Et je consens plutôt, à mourir, qu'à vous plaire.

545

LE PRINCE

Et bien, contre un objet, qui vous fait tant d'horreur,
Inhumaine, exercez toute votre fureur,
Armez-vous contre moi, de glaçons et de flammes,
Inventez des secrets, de tourmenter les âmes ;
Suscitez terre, et ciel, contre ma passion,
Intéressez l'État, dans votre aversion ;
Du trône, où je prétends, détournez, son suffrage,
Et pour me perdre enfin, mettez tout en usage ;
Avec tous vos efforts, et tout votre courroux,
Vous ne m'ôtez pas l'amour, l'amour que j'ai pour vous ;
Dans vos plus grands mépris, je vous serai fidèle ;
Je vous adorerai, furieuse ou cruelle ;
Et pour vous conserver, ma flamme, et mon amour,
Malgré mon désespoir, conserverai le jour.

550

555

560

THÉODORE

Quoi, nous n'obtiendrons rien de cette humeur altière !

CASSANDRE

Il m'a du, m'attaquant, connaître toute entière ;
Et savoir que l'honneur, m'était sensible au point,
D'en conserver l'injure, et ne pardonner point.

THÉODORE

Mais vous venger, ainsi, c'est vous punir vous-même ;
Vous perdez avec lui, l'espoir d'un diadème.

565

CASSANDRE

Pour moi, le diadème, aurait de vains appas,
Sur un front que j'ai craint, et que je n'aime pas.

THÉODORE

Régner, ne peut déplaire, aux âmes généreuses.

CASSANDRE

Les trônes bien souvent, portent des malheureuses ;
Qui sous le joug brillant de leur autorité,
Ont beaucoup de sujets, et peu de liberté.

570

THÉODORE

Redoutez-vous un joug, qui vous fait souveraine ?

CASSANDRE

Je ne veux point dépendre, et veux être reine ;
Où ma franchise, enfin, si jamais je la perds,
Veut choisir son vainqueur, et connaître ses fers.

575

THÉODORE

Servir un sceptre en main, vaut bien votre franchise.

CASSANDRE

Savez-vous, si déjà, je ne l'ai point soumise !

LE PRINCE

Oui, le le sais, cruelle, et connais mon rival,

Si j'ai cru que son sort m'était trop inégal,
Pour me persuader, qu'on dût mettre en balance,
Le choix de mon amour, ou de son insolence.

580

CASSANDRE

Votre rang, n'entre pas dedans ses qualités,
Mais son sang, ne doit rien, au sang dont vous sortez,
Ni lui, n'a pas grand lieu de vous porter envie.

585

LE PRINCE

Insolente, ce mot, lui coûtera la vie ;
Et ce fer en son sang, si noble, et si vanté,
Me va faire raison de votre vanité ;
Violons, violons ; des lois trop respectées,
Ô sagesse, ô raison que j'ai tant consultées !
Ne nous obstinons point à des vœux superflus ;
Laissons mourir l'amour, où l'espoir ne vit plus ;
Allez indigne objet de mon inquiétude,
J'ai trop longtemps souffert, de votre ingratitude ;
Je vous devais connaître, et ne m'engager pas
Aux trompeuses douceurs, de vos cruels appas ;
Où m'étant engagé, n'implorer point votre aide,
Et sans vous demander, vous ravir mon remède ;
Mais, contre son pouvoir, mon cour a combattu
Je ne me repends pas d'un acte de vertu ;
De vos superbes lois, ma raison dégagée,
A guéri mon amour, et croit l'avoir songée ;
De l'indigne brasier, qui consommait mon cour,
Il ne me reste plus, que la seule rougeur ;
Que la honte, et l'horreur, de vous avoir aimée ;
Laisseront à jamais, sur ce front imprimée ;
Oui, j'en rougis, ingrate, et mon propre courroux,
Ne me peut pardonner ce que j'ai fait pour vous ;

590

595

600

605

Je veux que la mémoire efface de ma vie,
Le souvenir du temps que je vous ai servie ; 610
J'étais mort, pour ma gloire, et je n'ai pas vécu,
Tant que ce lâche cour s'est dit votre vaincu ;
Ce n'est que d'aujourd'hui qu'il vit, et qu'il respire ;
D'aujourd'hui, qu'il renonce au joug de votre empire,
Et qu'avec raison, mes yeux et lui d'accord, 615
Détestent votre vue, à l'égard de la mort.

(Elle s'en va.)

CASSANDRE

Pour vous en guérir, Prince, et ne leur plus déplaire,
Je m'impose, moi-même, un exil volontaire,
Et je mettrai grand soin, sachant ces vérités,
À ne vous plus montrer, ce que vous détestez. 620
Adieu.

SCÈNE III

Le Prince, Théodore.

LE PRINCE *(interdit la regardant sortir)*

Que faites-vous, ô mes lâches pensées,
Suivez-vous cette ingrate, êtes-vous insensée ?
Mais plutôt qu'as-tu fait, mon aveugle courroux
Adorable inhumaine, hélas ou fuyez-vous ? 625
Ma soeur au nom d'amour et par pitié des larmes,
Que ce cour enchanté donne encore à ses charmes,
Si vous voulez d'un frère empêcher le trépas
Suivez cette insensible et retenez ses pas.

THÉODORE

La retenir, mon frère, après l'avoir bannie.

630

(Elle s'en va.)

LE PRINCE

Ha contre ma raison servez sa tyrannie,
Je veux désavouer ce cour séditieux,
La servir, l'adorer, et mourir à ses yeux.
Privé de son amour je chérirai sa haine.
J'aimerai ses mépris, je bénirai ma peine.
Se plaindre des ennuis que causent ses appas,
C'est se plaindre d'un mal qu'on ne mérite pas,
Que je la vois au moins si je ne la possède,
Mon mal chérit sa cause, et croit par son remède.
Quand mon cour à ma voix a feint de consentir,
Il en était charmé, je l'en veux démentir ;
Je mourais, je brûlais, je l'adorais dans l'âme,
Et le ciel a pour moi fait un sort tout de flamme ;
Allez... Mais que fais-tu, stupide, et lâche amant ?
Quel caprice t'aveugle ? As-tu du sentiment ?
Rentre, Prince sans cour, un moment en toi-même,
Me laissez-vous, ma soeur, en ce désordre extrême ?

635

640

645

THÉODORE

J'allais la retenir.

LE PRINCE

Hé ! Ne voyez-vous pas
Quel arrogant mépris précipite ses pas ?
Avec combien d'orgueil elle s'est retirée ?

650

Quelle implacable haine elle m'a déclarée !
 Et que m'exposer plus aux foudres de ses yeux
 C'est dans sa frénésie armer un furieux.
 De mon esprit plutôt chassez cette cruelle,
 Condamnez les pensers, qui me parleront d'elle.
 Peignez-moi sa conquête, indigne de mon rang,
 Et soutenez en moi l'honneur de votre sang.

655

THÉODORE

Je ne vous puis celer que le trait qui vous blesse
 Dedans un sang royal trouve trop de faiblesse,
 Je vois de quels efforts vos sens sont combattus,
 Mais les difficultés sont le champ des vertus,
 Avec un peu de peine on achète la gloire.
 Qui veut vaincre est déjà bien près de la victoire ;
 Se faisant violence, on s'est bientôt dompté,
 Et rien n'est tant à nous que notre volonté.

660

665

LE PRINCE

Hélas ! Il est aisé de juger de ma peine,
 Par l'effort qui d'un temps m'emporte et me ramène ;
 Et par ces mouvements si prompts et si puissants,
 Tantôt sur ma raison et tantôt sur mes sens ;
 Mais quelque trouble enfin qu'ils vous fassent paraître
 Je vous croirai, ma soeur, et je serai mon maître,
 Je lui laisserai libre, et l'espoir et la foi,
 Que son sang lui défend d'élever jusqu'à moi ;
 Lui souffrant le mépris du rang qu'elle rejette,
 Je la perds pour maîtresse, et l'acquiert pour sujette,
 Sur qui régnait sur moi j'ai des droit absolus
 Et la punis assez par son propre refus ;
 Ne renaissiez donc plus mes flammes étouffées,
 Et du Duc de Cueillade augmentez les trophées.

670

675

680

Sa victoire m'honore, et m'ôte seulement
Un caprice obstiné, d'aimer trop basement.

THÉODORE

Quoi, mon frère, le Duc aurait dessein pour elle ?

LE PRINCE

Ce mystère, ma soeur, n'est plus une nouvelle,
Et mille observateurs que j'ai commis exprès
Ont si bien vu leurs feux qu'ils ne sont plus secrets.

685

THÉODORE

Ha !

(Il s'en va.)

LE PRINCE

C'est de cette amour que procède ma haine ;
Et non de sa faveur (quoique si souveraine)
Que j'ai sujet de dire, avec confusion
Que presque auprès de lui le Roi n'a plus de nom ;
Mais puisque j'ai dessein d'oublier cette ingratitude,
Il faut en la servant que mon mépris éclate ;
Et pour avec éclat en retirer ma foi,
Je vais de leur hymen solliciter le Roi ;
Je mettrai de ma main mon rival en ma place,
Et je verrai leur flamme avec autant de glace
Qu'en ma plus violente et plus sensible ardeur,
Cet insensible objet eut pour moi de froideur.

690

695

SCÈNE IV

THÉODORE *(seule)*

Ô raison égarée ! Ô raison suspendue, 700
 Jamais trouble pareil t'avait il confondue ?
 Sottes présomptions, grandeurs qui nous flattez
 Est-il rien de menteur comme vos vanités ?
 Le Duc aime Cassandre, et j'étais assez vaine,
 Pour réputer mes yeux les auteurs de sa peine. 705
 Et bien plus pour m'en plaindre, et les en accuser,
 Estimant sa conquête un heur à mépriser.
 Le Duc aime Cassandre, et quoi tant d'apparences,
 Tant de subjections, d'honneurs, de déférences,
 D'ardeurs, d'attachements, de craintes, de tributs, 710
 N'offraient-ils à mes lois qu'un cour qu'il n'avait plus ?
 Ces soupirs dont cent fois, la douce violence,
 Sortant désavouée a trahi son silence,
 Ces regards par les miens tant de fois rencontrés,
 Les devoirs, les respects, les soins qu'il m'a montré 715
 Provenaient-ils d'un cour qu'un autre objet engage ?
 Sais-je si mal d'amour expliquer le langage ?
 Fais-je d'un simple hommage une inclinaison ?
 Et formai-je un fantôme à ma présomption ?
 Mais insensiblement renonçant à moi-même 720
 J'avouerai ma défaite, et je croirai que j'aime.
 Quand j'en serais capable, aimerais-je où je veux ?
 Aux raisons de l'État ne dois-je pas mes vœux ?
 Et ne sommes-nous pas d'innocentes victimes,
 Que le gouvernement immole à ses maximes ? 725
 Ma vœux en un vassal honteusement bornés,
 Laisseraient-ils pour lui des rivaux couronnés ?
 Mais ne me flatte point, orgueilleuse naissance,
 L'amour sait bien sans sceptre établir sa puissance ;

Et soumettant nos cours par de secrets appas
 Fait des égalités, et ne les cherche pas ;
 Si le Duc n'a le front chargé d'une couronne,
 C'est lui qui les protège, et c'est lui qui les donne ;
 Par quelles actions se peut-on signaler,
 Que ...

730

735

SCÈNE V

Léonor, suivante, Théodore.

LÉONOR

Madame, le Duc demande à vous parler.

(Elle sort.)

THÉODORE

Qu'il entre. Mais après ce que je viens d'entendre,
 Souffrir un libre accès à l'amant de Cassandre,
 Agréer ses devoirs et le revoir encore,
 Lâche, le dois-je faire ? Attendez Léonor ;
 Une douleur légère à l'instant survenue
 Ne me peut aujourd'hui souffrir l'heur de sa vue.
 Faites-lui mon excuse. Ô Ciel ! De quel poison
 Sens-je inopinément attaquer ma raison ?
 Je voudrais à l'amour paraître inaccessible,
 Et d'un indifférent la perte m'est sensible :
 Je ne puis être sienne, et sans dessein pour lui,
 Je ne puis consentir ses desseins pour autrui.

740

745

SCÈNE VI

Alexandre, Théodore, Léonor.

(Elle s'en vont.)

ALEXANDRE

Comment ? Du Duc ma soeur refuser la visite ?
D'où vous vient ce chagrin et quel mal vous l'excite ?

750

THÉODORE

Un léger mal de cour qui ne durera pas.

ALEXANDRE

Un avis de ma part portait ici ses pas.

THÉODORE

Quel ?

ALEXANDRE

Croyant que Cassandre était de la partie.

THÉODORE

À peine deux moments ont suivi sa sortie.

755

ALEXANDRE

Et sachant à quel point les charmes lui sont doux,
Je l'avais averti de se rendre chez vous
Pour vous solliciter vers l'objet qu'il adore
D'un secours que je sais que Ladislas implore.

Vous connaissez, le Prince, et vous pouvez juger 760
 Si sous d'honnêtes lois amour le peut ranger,
 Ses mauvais procédés ont trop dit ses pensées,
 On peut voir l'avenir dans les choses passées ;
 Et juger aisément qu'il tend à son honneur,
 Sous ces offres d'hymen un appas suborneur ; 765
 Mais parlant pour le Duc, si je vous sollicite,
 De la protection d'une d'une ardeur illicite,
 N'en accusez que moi, demandez-moi raison,
 Ou de son insolence ou de sa trahison.
 C'est moi ma chère soeur qui réponds à Cassandre 770
 D'un bonheur dont jamais on ne verra la cendre,
 Et du plus pur amour de qui jamais mortel
 Dans le temple d'hymen ait encensé l'autel ;
 Servez, contre une impure, une ardeur si parfaite.

THÉODORE SE RETIRANT (*appuyée sur Léonor*)

Mon mal s'accroît, mon frère, agréez ma retraite. 775

ALEXANDRE (*seul*)

Ô sensible contrainte ! Ô rigoureux ennui !
 D'être obligé d'aimer dessous le nom d'autrui.
 Outre que je pratique une âme prévenue,
 Quel fruit peut tirer d'elle une flamme inconnue ?
 Et que puis-je espérer sous ce respect fatal 780
 Que cache le malade en découvrant le mal ?
 Mais quoi que sur mes vœux mon frère ose entreprendre
 J'ai tort de craindre rien sous la foi de Cassandre ;
 Et certain du secours, et d'un cour et d'un bras
 Qui pour la conserver ne l'épargneraient pas. 785

ACTE III

SCÈNE I

Le Duc de Cueilland, favori.

LE DUC

Que m'avez-vous produit indiscrètes pensées,
Téméraires désirs, passions insensées ?
Efforts d'un cour mortel, pour d'immortels appas,
Qu'on a d'un vol si haut, précipités si bas ;
Espoirs qui jusqu'au ciel soulevez de la terre, 790
Deviez-vous pas savoir, que jamais le tonnerre,
Qui dessus votre orgueil enfin vient d'éclater,
Ne pardonne aux desseins que vous osiez tenter ;
Quelque profond respect qu'ait eu votre poursuite,
Vous voyez qu'un refus vous ordonne la fuite ; 795
Évitez les combats que vous vous préparez,
Jugez-en le péril, et vous en retirez.
Qu'ai-je droit d'espérer, si l'ardeur qui me presse
Irrite également le Prince et la Princesse,
Si voulant hasarder, ou ma bouche, ou mes yeux 800
Je fais l'une malade, et l'autre furieux.
Apprenons l'art, mon cour d'aimer sans espérance,
Et souffrir des mépris, avec révérence,
Résolvons-nous sans honte aux belles lâchetés,
Que ne rebutent pas des devoirs rebutés ; 805

Portons sans intérêts un joug si légitime,
N'en osant être amant, soyons-en la victime,
Exposons une esclave, à toutes les rigueurs
Que peuvent exercer de superbes vainqueurs.

SCÈNE II

Alexandre, Le Duc, Alexandre.

ALEXANDRE

Duc, un trop long respect me tait votre pensée, 810
Notre amitié s'en plaint et s'en trouve offensée,
Elle vous est suspecte, ou vous la violez,
Et vous me dérobez ce que vous me celez,
Qui donne toute une âme en veut aussi d'entières,
Et quand vos intérêts m'ont fourni des matières, 815
Pour les biens embrasser, ce cour vraiment ami
Ne s'est point contenté de s'ouvrir à demi ;
Et j'ai d'une chaleur généreuse et sincère,
Fait pour vous tout l'effort que l'amitié peut faire ;
Cependant vous semblez encore mal assuré, 820
Mettre en doute un serment si saintement juré ;
Je lis sur votre front des passions secrètes,
Des sentiments cachés, des atteintes muettes,
Et d'un oeil qui vous plaint, et toutefois jaloux,
Vois que vous réservez un secret avec vous. 825

LE DUC

Quand j'ai cru mes ennuis capables de remède,
Je vous en ai fait part, j'ai réclamé votre aide.
Et je n'en ai vu l'effet si bouillant et si prompt
Que le seul souvenir m'en charme et me confond ;

Mais quand je crois mon mal de secours incapable,
 Sans vous le partager il suffit qu'il m'accable ;
 Et c'est assez et trop qu'il fasse un malheureux,
 Sans passer jusqu'à vous, et sans en faire deux.

830

ALEXANDRE

L'ami qui souffre seul fait une injure à l'autre,
 Ma part de votre ennui diminuera la vôtre ;
 Parlez, Duc, et sans peine ouvrez-moi vos secrets,
 Hors de votre parti je n'ai plus d'intérêts ;
 J'ai su que votre grande et dernière journée
 Par la main de l'amour veut être couronnée ;
 Et que voulant au Roi qui vous en doit le prix
 Déclarer la beauté qui charme vos esprits ;
 D'un frère impétueux l'ordinaire insolence
 Vous a fermé la bouche, et contraint au silence ;
 Souffrez, sans expliquer l'intérêt qu'il y prend,
 Que j'en aille pour vous vider le différend ;
 Et ne m'en faites point craindre les conséquences ;
 Et le Roi ne pouvant nous en faire raison
 Je me trouve à servir le ardeurs qui vous pressent
 Que j'apprenne du moins à qui vos vœux s'adressent.

835

840

845

LE DUC

J'ai vu de vos bontés des effets assez grands
 Sans vous faire avec lui de nouveaux différends,
 Sans irriter sa haine, elle est assez aigrie.
 Il est prince, Seigneur, respectons sa furie ;
 À ma mauvaise étoile imputons mon ennui,
 Et croyons-en le sort plus coupable que lui.
 Laissez à mon amour taire un nom qui l'offense,
 J'ai des respects encore plus forts que sa défense.
 Et qui plus qu'aucun autre ont doit de me lier,

850

855

Tout précieux qu'il m'est, m'ordonnent d'oublier,
Laissez-moi retirer d'un champ d'où ma retraite
Peut seule à l'ennemi dérober ma défaite.

860

ALEXANDRE

Ce silence obstiné m'apprend votre secret,
Mais il tombe en un sein, généreux et discret,
Ne me le celez plu, Duc, vous aimez Cassandre ;
C'est le plus digne objet où vous puissiez prétendre ;
Et celui dont le prince adorant son pouvoir
A le plus d'intérêt d'éloigner votre espoir ;
Traitant l'amour pour moi votre propre franchise
A donné de ses rets, et s'en trouve surprise ;
Et mes desseins pour elle aux vôtres préférés
Sont ces puissants respects, à qui vous déférez :
Mais vous craignez à tort qu'un ami vous accuse
D'un crime, dont Cassandre est la cause et l'excuse ;
Quelque auguste ascendant qu'ai eut sur moi ses appas.

865

870

LE DUC

Ne vous étonnée pour si je ne réponds pas ;
Ce discours me surprend, et cette indigne plainte
Me livre une si rude et si sensible atteinte,
Qu'égaré je me cherche, et demeure en suspends
Si c'est vous qui parlez, ou moi qui vous attends.
Moi, vous trahir, Seigneur, moi, sur cette Cassandre
Près de qui je vous sers, pour moi-même entreprendre
Sur un amour si stable, et si bien affermi ;
Vous me croyez bien lâche, ou bien peu votre ami.

875

880

ALEXANDRE

Croiriez-vous l'adorant m'altérer votre estime.

LE DUC

Me pourriez-vous aimer, coupable de crime !

885

ALEXANDRE

Confident, ou rival, je ne vous puis haïr.

LE DUC

Sincère et généreux je ne vous puis trahir.

ALEXANDRE

L'amour surprend les cours, et s'en rend bientôt maître.

LE DUC

La surprise ne peut instituer un traître ;
Et tout homme de cour pouvant perdre le jour,
A le remède en main des surprises d'amour.

890

ALEXANDRE

Pardonnez un soupçon, non pas une créance
Qui naissait du défaut de votre confiance.

LE DUC

Je veux bien l'oublier, mais à condition
Que ce même défaut soit sa punition ;
Et qu'il me soi permis une fois de me taire;
Sans que votre amitié s'en plaigne ou s'en altère.
Au reste, (et cet avis) s'ils vous étaient suspects
Vous peut justifier mes soins et mes respects.
Cassandre par le Prince est si persécutée

895

900

Et d'agents si puissants, pour lui sollicitée,
 Que si vous le voulez sauver sa liberté
 Il n'est plut temps d'aimer sous un nom emprunté,
 Assez et trop longtemps sous ma feinte poursuite
 J'ai de votre dessein ménagé la conduite ; 905
 Et vos vœux sous couleur de servir mon amour
 Ont assez ébloui tous les yeux de la Cour.
 De l'artifice enfin, il faut bannir l'usage,
 Il faut lever le masque, et montrer le visage ;
 Vous devez de Cassandre établir le repos, 910
 Qu'un rival persécute, et trouble à tout propos.
 Son amour et sa foi vous a donné des gages.
 Il est temps que l'hymen règle vos avantages.
 Et faisant l'un heureux en laisse un mécontent.
 L'avis vient de sa part, il vous est important. 915
 Je vous tais cent raisons qu'elle m'a fait entendre
 Arrivant chez l'infant, ou je viens de la rendre ;
 Qui hautement du Prince embrassant le parti,
 La mande, (s'il est vrai ce qu'elle a pressenti)
 Pour d'un nouvel effort en faveur de sa peine 920
 Mettre encore une fois son esprit à la gêne.
 Gardez-vous de l'humeur d'un sexe ambitieux
 L'espérance d'un sceptre est brillante à ses yeux.
 Et de ce soin enfin un hymen vous libère.

ALEXANDRE

Mais me libère-t-il du pouvoir d'un père, 925
 Qui peut...

LE DUC

Si votre amour défère à son pouvoir,
 Et si vous vous réglez par la loi du devoir ;
 Ne précipitez rien qu'il ne vous soit funeste,

Mais vous souffrez bien peu d'un transport si modeste,
Et l'ardent procédé, d'un frère impétueux
Marque bien plus d'amour qu'un si respectueux.

930

ALEXANDRE

Non, non, je laisse à part les droits de la nature,
Et commets à l'amour toute mon aventure,
Puisqu'il fait mon destin, qu'il règle mon devoir,
Je prends loi de Cassandre, épousons dès ce soir ;
Mais Duc, gardons encore d'éventer nos pratiques,
Trompons pour quelques jours jusqu'à ses domestiques
Et hors de ses plus chers dont le zèle est pour nous,
Aveuglons leur créance et passez pour l'époux.
Puis l'hymen accompli sous un heureux auspice,
Que le temps parle après et fasse son office,
Il n'excitera plus qu'un impuissant courroux,
Ou d'un père surpris, ou d'un frère jaloux.

935

940

LE DUC

Quoique visiblement mon crédit se hasarde
Je veux bien l'exposer, pour ce qui vous regarde,
Et plus votre que mien, ne puis avec raison,
Avoir donné mon cour, et refuser mon nom ;
Le vôtre....

945

SCÈNE III

Cassandre, Alexandre, Le Duc.

(Avisant l'Infant.)

CASSANDRE *(en colère de chez l'infante)*

Et bien, Madame, il faudra se résoudre 950
À voir sur notre sort tomber ce coup de foudre ;
Un fruit de votre avis s'il nous jette si bas,
Et la chute au moins ne nous surprendra pas.
Ha ! Seigneur, mettez fin à ma triste aventure,
Mettra-t-on tous les jours mon âme à la torture. 955
Souffrirais-je longtemps un si cruel tourment ?
Et ne vous puis-je, enfin, aimer impunément ?

ALEXANDRE

Quel outrage, Madame, émeut votre colère ?

CASSANDRE

La fureur d'une soeur, pour l'intérêt d'un frère ;
Son tyrannique effort veut éblouir mes vœux, 960
Par le lustre d'un joug éclatant et pompeux ;
On prétend m'aveugler avec un diadème,
Et l'on veut malgré moi que je règne, et que j'aime.
C'est l'ordre qu'on m'impose, où le Prince irrité
Abandonnant sa haine à son autorité, 965
Doit laisser aux neveux le plus tragique exemple,
Et d'un mépris vengé la marque la plus ample
Dont le sort ait jamais son pouvoir signalé,
Et dont jusques ici les siècles aient parlé.
Voilà les compliments que l'amour leur suscite, 970
Et les tendes motifs dont on me sollicite.

ALEXANDRE

Rendez, rendez le calme à vos charmants appas ;
Laissez gronder la foudre, il ne tombera pas ;

Ou l'artisan des maux que le sort vous destine
Tombera le premier dessous votre ruine ;
Fondez votre repos en me faisant heureux,
Coupons dès cette nuit tout accès à ses vœux,
Et voyez sans frayeur, quoiqu'il ose entreprendre,
Quand vous m'aurez commis une femme à défendre,
Et quand ouvertement, en qualité d'époux,
Mon devoir m'enjoindra de répondre de vous.

975

980

LE DUC

Prévenez dès ce soir l'ardeur qui le transporte.
Aux desseins importants la diligence importe.
L'ordre seul de l'affaire est à considérer :
Mais tirons-nous d'ici pour en délibérer.

985

CASSANDRE

Quel trouble ? Quelle alarme ? Quels soins me possèdent ?

SCÈNE IV

Le Prince, Alexandre, Cassandre, Le Duc.

LE PRINCE

Madame, il ne se peut que mes vœux ne succèdent,
J'aurais tort d'en douter, et de redouter rien
Avec deux confidents qui me servent si bien,
Et dont l'affection part du profond de l'âme,
Il vous parlaient (sans doute) en faveur de ma flamme.

990

CASSANDRE

Vous les désavoueriez de m'en entretenir,

Puisque je suis si mal en votre souvenir,
 Qu'il veut même effacer du cours de votre vie,
 La mémoire du temps que vous m'avez servie ;
 Et qu'avec lui vos yeux et votre cour d'accord
 Détestent ma présence, à l'égard de la mort.

995

LE PRINCE

Vous en faites la vaine, et tenez ces paroles
 Pour des propos en l'air, et des contes frivoles,
 L'amour me les dictais, et j'étais transporté,
 S'il s'en faut rapporter, à votre vanité :
 Mais si j'en suis bon juge, et si je m'en dois croire
 je vois peu de matière à tant de vaine gloire :
 Je ne vois point en vous d'appas si surprenants
 Qu'ils vous doivent donner des titres éminents :
 Rien ne relève tant l'éclat de ce visage ;
 Ou vous n'en mettez pas tous les traits en usage.
 Vos yeux ces beaux charmeurs, avec tous leurs appas
 Ne sont point accusez de tant d'assassinats.
 Le joug que vous croyez tomber sur tant de têtes
 Ne porte point si loin le bruit de vos conquêtes,
 Hors un seul, dont le coeur se donne à trop bon prix :
 Votre empire s'étend sur peu d'autres esprits.
 Pour moi qui suis facile, et qui bientôt me blesse,
 Votre beauté m'a plu, j'avouerai ma faiblesse,
 Et m'a coûté des soins, des devoirs et des pas,
 Mais du dessein , je crois, que vous n'en doutez pas :
 Vous avez eu raison de ne vous pas promettre
 Un hymen que mon rang ne me pouvait permettre.
 L'intérêt de l'État qui doit régler mon sort,
 Avecque mon amour, n'en était pas d'accord :
 Avec tous mes efforts j'ai manqué de fortune,
 Vous m'avez résisté la gloire en est commune :

1000

1005

1010

1015

1020

Si contre vos refus j'eusse cru mon pouvoir,
 Un facile succès eut suivi mon espoir : 1025
 Dérobant ma conquête elle m'était certaine,
 Mais je n'ai pas trouvé qu'elle en valut la peine :
 Et bien moins de vous mettre au rang où je prétends,
 Et de vous partager le sceptre que j'attends.
 Voilà toute l'amour que vous m'avez causée, 1030
 Si vous en croyez plus, soyez désabusée,
 Votre mépris enfin m'en produit un commun ;
 Je n'ai plus résolu de vous être importun :
 J'ai perdu le désir avec l'espérance,
 Et pour vous témoigner de quelle indifférence 1035
 J'abandonne un plaisir que j'ai tant poursuivi,
 Je veux rendre un service à qui m'a desservi.
 Je ne vous retiens plus, conduisez-là mon frère.
 Et vous Duc, demeurez.

CASSANDRE (*donnant la main à Alexandre*)

Ô la noble colère ! 1040
 Conservez-moi longtemps ce généreux mépris,
 Et que bientôt, Seigneur, un trône en soit le prix !

SCÈNE V

Le Prince, Le Duc.

LE PRINCE (*bas*)

Dieux ! Avec quel effort et quelle peine extrême
 Je consens ce départ qui m'arrache à moi-même,
 Et qu'un rude combat m'affranchit de sa loi. 1045
 Duc, j'allais pour vous voir, et de la part du roi.

LE DUC

Quelque loi qu'il m'impose elle me sera chère.

LE PRINCE

Vous savez s'il vous aime, et s'il vous considère :
Il vous fait droit aussi, quand il vous agrandit,
Et sur votre vertu fonde votre crédit. 1050
Cette même vertu, condamnant mon caprice,
Veut qu'en votre faveur je souffre sa justice,
Et le laisse acquitter à vos derniers exploits
Du prix que sa parole a mis à votre choix.
Usez donc pour ce choix du pouvoir qu'il vous donne, 1055
Venez choisir vos fers, qui sont votre couronne ;
Déclarez-lui l'objet que vous considérez,
Je ne vous défends plus l'heur où vous aspirez :
Et de votre valeur, verrai la récompense :
Comme sans intérêt, aussi sans répugnance. 1060

LE DUC

Mon espoir avoué par ma témérité,
Du succès de mes vœux autrefois m'a flatté :
Mais, depuis mon malheur, d'être en votre disgrâce,
Un visible mépris a détruit cette audace.
Et qui se voit des yeux, le commerce interdit, 1065
Est bien vain, s'il espère et vante son crédit.

LE PRINCE

Loin de vous desservir et vous être contraire,
Je vais de votre hymen solliciter mon père ;
J'ai déjà sa parole, s'il en est besoin
Près de cette beauté , vous offre encore mon soin. 1070

LE DUC

En vain je l'obtiendrai de son pouvoir suprême
Si je ne puis encore l'obtenir d'elle-même.

LE PRINCE

Je crois que les moyens vous en seront aisés.

LE DUC

Vos soins en ma faveur les ont mal disposés.

LE PRINCE

Avec votre vertu ma faveur était vaine.

1075

LE DUC

Mes efforts étaient vains, avecque votre haine.

LE PRINCE

Mes intérêts cessés relèvent votre espoir.

LE DUC

Mes vœux humiliés révèrent mon devoir.
Et l'âme qu'une fois on a persuadé
A trop d'attachement à sa première idée,
Pour reprendre sitôt l'estime ou le mépris,
Et guérir aisément d'un dégoût qu'elle a pris.

1080

SCÈNE VI

Le Roi, Le Prince, Le Duc Gardes.

LE ROI *(au Duc)*

Venez heureux appui que le ciel me suscite,
Dégager ma promesse envers votre mérite ;
D'un cour si généreux ayant servi l'État 1085
Vous desservez son Prince en le laissant ingrat ;
J'engage mon honneur engageant ma parole,
Le prix qu'on vous retient est un bien qu'on vous vole,
Ne me laissez plus, puisque je vous le dois,
Et déclarez l'objet dont vous avez fait choix. 1090
En votre récompense éprouvez ma justice,
Du prince la raison a guéri le caprice.
Il prend vos intérêts, votre heur lui sera doux,
Et qui vous desservait, parle à présent pour vous.

LE PRINCE *(bas)*

Contre moi mon rival obtient mon assistance ! 1095
À quelle épreuve, ô ciel ! Réduis-tu ma constance ?

LE DUC

Le prix est si conjoint à l'heur de vous servir,
Que c'est une faveur qu'on ne me peut ravir ;
Ne faites point, Seigneur, par l'offre du salaire,
D'une action de gloire une ouvre mercenaire ; 1100
Pouvoir dire, ce bras a servi Venceclas,
N'est-ce pas un loyer digne de cent combats ?

LE ROI

Non, non, quoique je doive à ce bras indomptable,

C'est trop que votre Roi soit votre redevable ;
 Ce grand cour refusant, intéresse le mien, 1105
 Et me demande trop, en ne demandant rien.
 Faisons par vos travaux, et ma connaissance,
 Du maître et du sujet discerner la puissance ;
 Mon renom ne vous peut souffrir sans se souiller,
 La générosité, qui m'en veut dépouiller. 1110
 N'attisez point un feu que vous voudrez éteindre,
 J'aime en un lieu, Seigneur, où je ne puis atteindre ;
 Je m'en connais indigne, et l'objet que je sers
 Dédaignant son tribut, désavouerait mes fers.

LE ROI

Les plus puissants États n'ont point de souveraines, 1115
 Dont ce bras ne mérite, et n'honorât les chaînes,
 Et mon pouvoir enfin, ou sera sans effet,
 Ou vous répond du don que je vous aurai fait.

LE PRINCE *(bas)*

Quoi ? L'hymen qu'on dénie à l'ardeur qui me presse
 Au lit de mon rival va mettre ma maîtresse ? 1120

LE DUC

Ma défense à vos lois n'ose plus répartir.

LE PRINCE

Non, non, lâche rival, je n'y puis consentir.

LE DUC

Et forcé par votre ordre à rompre mon silence,
 Je vous obéirai, mais avec violence.

Certain de vous déplaire en vous obéissant,
Plus, que n'observant point, un ordre si pressant ;
J'avouerai donc, grand Roi, que l'objet qui me touche.

1125

LE PRINCE

Duc, encore une fois je vous ferme la bouche,
Et ne vous puis souffrir votre présomption.

LE ROI

Insolent !

1130

(Il s'en va furieux.)

LE PRINCE

J'ai sans fruit vaincu ma passion
Pour souffrir son orgueil, Seigneur, et vous complaire,
J'ai fait tous les efforts que la raison peut faire ;
Mais en vain mon respect tâche à me contenir,
Ma raison de mes sens ne peut rien obtenir ;
Je suis ma passion, suivez votre colère,
Pour un fils sans respect, perdez l'amour d'un père ;
Tranchez le cours du temps à mes jours destiné,
Et reprenez le sang que vous m'avez donné,
Ou si votre justice épargne encore ma tête,
De ce présomptueux rejetez la requête :
Et de son insolence humiliez l'excès,
Ou sa mort à l'instant en suivra le succès.

1135

1140

SCÈNE VII

Le roi, Le Duc, Gardes.

LE ROI

Gardes, qu'on le saisisse.

LE DUC *(les arrêtant)*

Ha ! Seigneur, quel asile 1145
À conservé mes jours, ne serait inutile ?
Et me garantirait contre un soulèvement.
Accordez-moi sa grâce, ou mon éloignement.

LE ROI

Qu'aucun soin ne vous trouble, et ne vous importune.
Duc, je ferai si haut monter votre fortune, 1150
D'un crédit si puissant j'armerai votre bras,
Et ce séditieux vous verra de si bas,
Que jamais d'aucun trait de haine ni d'envie
Il ne pourra livrer d'atteinte à votre vie.
Que l'instinct enragé qui meut ses passions 1155
Ne mettra plus de borne à vos prétentions.
Qu'il ne pourra heurter votre pouvoir suprême,
Et que tous vos souhaits dépendront de vous-même.

ACTE IV

SCÈNE I

Théodore, Léonor.

THÉODORE

Ha dieu ! Que cet effroi me trouble et me confond ;
Tu vois que ton rapport à mon gré répond, 1160
Et sur cette frayeur tu condamnes mes larmes !
Je me mets trop en peine, et je prends trop d'alarmes !

LÉONOR

Vous en prenez sans doute un peu légèrement
Pour n'avoir pas couché dans son appartement.
Est-ce un grand sujet d'en prendre l'épouvante ? 1165
Et de souffrir qu'un songe à ce point vous tourmente ?
Croyez-vous que le Prince en cet âge de feu
Où le corps à l'esprit s'assujettit si peu ?
Où l'âme sur les sens n'a point encore d'empire ?
Où toujours le plus froid pour quelque objet soupire, 1170
Vive avecque tout l'ordre et toute la pudeur
D'où dépend notre gloire et notre bonne odeur ?
Cherchez-vous des clartés dans les nuits d'un jeune homme
Que le repos tourmente, et que l'amour consomme ?
C'est les examiner d'un soin trop curieux, 1175

Sur leurs déportements, il fut fermer les yeux ;
Pour n'en point être peiné, il n'en faut rien apprendre,
Et ne connaître point ce qu'il faudrait reprendre.

THÉODORE

Un songe interrompu, sans suite, obscur, confus,
Qui passe en un instant, et puis ne revient plus, 1180
Fait dessus notre esprit une légère atteinte,
Et nous laisse imprimée, ou point, ou peu de crainte :
Mais les songes suivis, où dont à tout propos
L'horreur se remontrant interrompt le repos,
Et qui distinctement marquent les aventures, 1185
Sont des avis du ciel pour les choses futures.
Hélas ! J'ai vu la main qui lui perçait le flanc !
J'ai vu porter le coup, j'ai vu couler le sang,
Du coup d'une autre main j'ai vu voler sa tête,
Pour recevoir son corps j'ai vu la tombe prête, 1190
Et m'écriant d'un ton qui t'aurait fait horreur,
J'ai dissipé mon songe, et non pas ma terreur.
Cet effroi, de mon lit, aussitôt m'a tirée,
Et, comme tu m'as vue, interdite égarée,
Sans toi je me rendais en son appartement, 1195
D'où j'apprends que ma peur n'est pas sans fondement,
Puisque ses gens t'ont dit... Mais que vois-je ?

SCÈNE II

Octave, le Prince, Théodore, Léonor.

OCTAVE

Ha Madame !

THÉODORE

Et bien ?

OCTAVE

Sans mon secours le Prince rendait l'âme.

1200

THÉODORE

Prenais-je, Léonor, l'alarme hors de propos.

LE PRINCE

Souffrez-moi sur ce siège un moment de repos.
Débile, et mal remis encore de la faiblesse
Où ma perte de sang, et ma chute me laisse ;
Je me traîne avec peine, et j'ignore où je suis.

1205

THÉODORE

Ha mon frère !

LE PRINCE

Ha ma soeur ! Savez-vous mes ennuis ?

THÉODORE

Ô songe ! Avant coureur d'aventure tragique,
Combien sensiblement cet accident t'explique ;
Par quel malheur, mon frère, ou par quel attentat
Vous vois-je en ce sanglant et déplorable état ?

1210

LE PRINCE

Vous voyez ce qu'amour et Cassandre me coûte,
Mais faites observer qu'aucun de nous écoute.

THÉODORE *(faisant signe à Léonor qui va voir si personne n'écoute)*

Soignez-y, Léonor.

LE PRINCE

Vous avez vu, ma soeur 1215
Mes plus secret pensers jusqu'au fond de mon cour,
Vous savez les efforts que j'ai fait sur moi-même
Pour secouer le joug de cette amour extrême,
Et retirer d'un cour indignement blessé
Le trait empoisonné que ses yeux m'ont lancé. 1220
Mais, quoi que j'entreprenne, à moi-même infidèle,
Contre mon jugement, mon esprit se rebelle ;
Mon cour de son service à peine est diverti,
Qu'au premier souvenir il reprend son parti ;
Tant a de droit sur nous, malheureux que nous sommes 1225
Cet amour, mon amour, mais ennemi des hommes.
J'ai, pour aucunement couvrir ma lâcheté,
Quand je souffrais le plus, feint plus de santé.
Rebuté des mépris qu'elle a faits d'un esclave,
J'ai fait d'un souverain, et j'ai tranché du brave, 1230
Bien plus, j'ai furieux, inégal, interdit,
Voulu pour mon rival employer mon crédit.
Mais, au moindre penser, mon âme transportée
Contre mon propre effort s'est toujours révoltée,
Et l'ingrate beauté dont le charme m'a pris 1235
Peut plus que ma colère, et plus que les mépris :
Sur ce qu'Octave enfin, hier, me fit entendre,
L'hymen qui se traitait, du Duc, et de Cassandre ;

Et que ce couple heureux consommait cette nuit.

OCTAVE

Pernicieux avis, hélas ! Qu'as-tu produit ?

1240

LE PRINCE

Succombant tout entier à ce coup qui m'accable,
De tout raisonnement, je deviens incapable.
Fais retirer mes gens, m'enferme tout le soir,
Et ne prends plus avis que de mon désespoir ;
Par une fausse porte, enfin, la nuit venue,
Je me dérobe aux miens, et je gagne la rue,
D'où, tout soin, tout respect, tout jugement perdu,
Au palais de Cassandre en même temps rendu,
L'escalade des murs, gagne une galerie,
Et cherchant un endroit commode à ma furie,
Descends sous l'escalier, et dans l'obscurité
Prépare à tout succès mon courage irrité,
Au nom du Duc, enfin, j'entends ouvrir la porte,
Et suivant à ce nom la fureur qui m'emporte,
Cours, éteins la lumière, et d'un aveugle effort
De trois coups de poignard blesse le Duc à mort.

1245

1250

1255

THÉODORE *(effrayée s'appuyant sur Léonor)*

Le Duc ? Qu'entends-je ? Hélas !

LE PRINCE

À cette rude atteinte
Pendant qu'en l'escalier tout le monde est en plainte,
Lui, m'entendant tomber le poignard, sous ses pas,
S'en saisit, me poursuit, et m'en atteint au bras.

1260

Son âme à cet effort de son corps de sépare,
Il tombe mort.

THÉODORE

Ô rage inhumaine et barbare !

LE PRINCE

Et moi, par cent détours, que je ne connais pas, 1265
Dans l'horreur de la nuit ayant traîné mes pas ;
Par le sang que je perds mon cour enfin se glace,
Je tombe, et hors de moi, demeure sur la place ;
Tant qu'Octave passant, s'est donné le souci
De bander ma blessure, et de me rendre ici. 1270
Où (non sans peine encore) je reviens en moi-même.

(Bas.)

(S'en allant.)

THÉODORE (appuyé sur Léonor)

Je succombe, mon frère, à ma douleur extrême.
Ma faiblesse me chasse, et peut rendre évident
L'intérêt que je prends dedans votre accident.
Soutiens-moi, Léonor ; 1275
Mon cour es-tu si tendre
Que de donner des pleurs à l'époux de Cassandre ?
Et vouloir mal au bras qui t'en a dégagé,
Cet hymen t'offensait, et sa mort t'a vengé.

SCÈNE III

Le Prince, Octave.

OCTAVE

Déjà du jour, Seigneur, la lumière naissante
Fait voir par son retour la lune pâissante.

1280

LE PRINCE

Et va produire aux yeux les crimes de la nuit.

OCTAVE

Même au quartier du Roi j'entends déjà du bruit.
Allons-nous rendre au lit, que quelqu'un ne survienne.

LE PRINCE

Qui souhaite la mort, craint peu quoiqu'il advienne,
Mais allons, conduis-moi.

1285

SCÈNE IV

Le Roi, Gardes, Le Prince, Octave.

LE ROI

Mon fils ?

LE PRINCE

Seigneur ?

LE ROI

Hélas !

OCTAVE

Ô fatale rencontre !

1290

LE ROI

Est-ce vous, Ladislas ?
Dont la douleur éteinte et la voix égarée
Ne marquent plus qu'un corps dont l'âme est séparée ?
En quel lieu, si saisi, si froid, et si sanglant
Adressez-vous ce pas, incertain, et tremblant ?
Qui vous a si matin tiré de votre couche ?
Quel trouble vous possède et vous ferme le bouche ?

1295

LE PRINCE *(se remettant sur sa chaise)*

Que lui dirai-je ? Hélas !

LE ROI

Répondez-moi, mon fils.
Quel fatal accident...

1300

LE PRINCE

Seigneur, je vous le dis ;
J'allais, j'étais, l'amour a sur moi tant d'empire...
Je me confonds, Seigneur, et ne vous puis rien dire.

LE ROI

D'un trouble si confus un esprit assailli

Se confesse coupable, et qui craint a failli ;
 N'avez-vous point eu prise avec votre frère ?
 Votre mauvaise humeur lui fut toujours contraire,
 Et si pour l'en garder mes soins n'avaient pourvu...

1305

LE PRINCE

M'a-t-il pas satisfait ? Non, je ne l'ai point vu.

LE ROI

Qui vous réveille donc avant que la lumière
 Ait du soleil naissant commencé la carrière ?

1310

LE PRINCE

N'avez-vous pas aussi précédé son réveil ?

LE ROI

Oui, mais j'ai mes raisons qui bornent mon sommeil,
 Je me vois, Ladislas, au déclin de ma vie,
 Et sachant que la mort l'aura bientôt ravie
 Je dérobe au sommeil, image de la mort,
 Ce que je puis du temps qu'elle laisse à mon sort ;
 Près du terme fatal prescrit par la nature,
 Et qui me fait du pied toucher ma sépulture ;
 De ces derniers instants dont il presse le cours
 Ce que j'ôte à mes nuits, je l'ajoute à mes jours.
 Sur mon couchant enfin, ma débile paupière
 Me ménage avec soin ce reste de lumière ;
 Mais quel soin peut du lit vous chasser si matin,
 Vous à qui l'âge, encor, garde un si long destin ?

1315

1320

1325

LE PRINCE

Si vous en ordonnez avec votre justice
Mon destin de bien près touche son précipice ;
Ce bras (puisqu'il est vain de vous déguiser rien)
A de votre couronne abattu le soutien ;
Le Duc est mort, Seigneur, et j'en suis l'homicide.
Mais j'ai dû l'être.

1330

LE ROI

Ô Dieu ! Le Duc est mort, perfide !
Le Duc est mort, barbare ! Et pour excuse enfin
Vous avez eu raison d'être son assassin !
À cette épreuve, ô ciel, mets-tu ma patience ?

1335

SCÈNE V

Le Duc, Le Roi, Le Prince, Octave, Gardes.

(Il sort.)

LE DUC

La Duchesse, Seigneur, vous demande audience.

LE PRINCE

Que vois-je ? Quel fantôme ? Et quelle illusion
De mes sens égarés croît la confusion ?

LE ROI

Que m'avez-vous dit, Prince ? Et par quelle merveille
Mon oeil peut-il si tôt démentir mon oreille ?

1340

LE PRINCE

Ne vous ai-je pas dit, qu'interdit et confus
Je ne pouvais rien dire, et ne reconnais plus.

LE ROI

Ha Duc ! Il était temps de tirer ma pensée
D'une erreur qui l'avait mortellement blessée,
Différant d'un instant le soin de l'en guérir
Le bruit de votre mort m'allait faire mourir.
Jamais cour ne conçut une douleur si forte.
Mais que me dites-vous ?

1345

LE DUC

Que Cassandre à la porte
Demandait à vous voir.

1350

LE ROI

Qu'elle entre.

LE PRINCE *(bas)*

Ô justes cieux !
M'as-tu trompé ma main ? Me trompez-vous mes yeux ?
Si le Duc est vivant, quelle vie ai-je éteinte ?
Et de quel bras, le mien, a-t-il reçu l'atteinte ?

1355

SCÈNE VI

Cassandre, Le Roi, Le Prince, Le Duc, Octave, Gardes.

CASSANDRE *(aux pieds du roi pleurant)*

Grand roi de l'innocence auguste protecteur,
Des peines et des prix juste dispensateur
Exemple de justice inviolable et pure,
Admirable à la race, et présente et future ;
Prince et père à la fois, vengez-moi, vengez-vous, 1360
Avec votre pitié mêlez votre courroux,
Et rendez aujourd'hui d'un juge inexorable,
Une marque, aux neveux, à jamais mémorable.

LE ROI *(la faisant lever)*

Faites trêve, Madame avecque les douleurs,
Que vous coupent le voix, et font parler vos pleurs ! 1365

CASSANDRE

Votre majesté, Sire, a connue ma famille !

LE ROI

Ursin de Cunisberg, de qui vous êtes la fille
Est descendu d'aïeux, issus de sang royal,
Et me fut un voisin, généreux, et loyal.

CASSANDRE

Vous savez, si prétendre, un de vos fils pour gendre, 1370
Eut au rang qu'il tenait, été trop entreprendre !

LE ROI

L'amour n'offense point, dedans l'égalité.

(Pleurant.)

CASSANDRE

Tous deux, ont eu dessein, dessus ma liberté.
 Mais avec différence, et d'objet, et d'estime,
 L'un qui me crut honnête, eut un but légitime, 1375
 Et l'autre, dont l'amour fol, et capricieux,
 Douta de ma sagesse en eut un vicieux ;
 J'eus bientôt d'eux aussi, des sentiments contraires,
 Et quoiqu'ils soient vos fils, ne les trouvai point frères !
 Je ne les puis aimer, ni haïr à demi, 1380
 Je tins l'un pour amant, l'autre pour ennemi !
 L'infant, par sa vertu, s'est soumis ma franchise,
 Le prince par son vice, en a maqué la prise ;
 Et par deux différents, mais louables effets,
 J'aime en l'un votre sang, en l'autre je le hais ; 1385
 Alexandre, qui vit son rival en son frère,
 Et qui craignit, d'ailleurs, l'autorité d'un père ;
 Fit, quoiqu'autant ardent, que prudent et discret,
 De notre passion, un commerce secret ;
 Et sous le nom de Duc, déguisant sa poursuite, 1390
 Ménagea votre vue, avec tant de conduite
 Que toute Varsovie, a cru jusqu'aujourd'hui
 Qu'il parlait pour de Duc, quand il parlait pour lui ;
 Cette adresse a trompé, jusqu'à nos domestiques ;
 Mais craignant, que le Prince, à bout de ses pratiques, 1395
 (Comme il croit tant pouvoir, avec impunité),
 Ne suivit la fureur, d'un amour irrité,
 Et dessus mon honneur, osât trop entreprendre,

Nous crûmes que l'hymen, pouvait seul m'en défendre,
 Et l'heure prise, enfin, pour nous donner les mains,
 Et bornant son espoir, détruire ses desseins,
 Hier (déjà le sommeil, servant partout ses charmes
 En cet endroit, Seigneur, laissez couler mes larmes ;
 Leurs cours vient d'une source, à ne tarir jamais,
 L'infant, de cet hymen , espérant le succès,
 Et de peur de soupçon, arrivant sans escorte,
 À peine eut mis le pied sur le seuil de la porte,
 Qu'il sent, pour tout accueil, une barbare main,
 De trois coups de poignard, lui traverser le sein.

1400

1405

LE ROI

Ô Dieu ? L'infant est mort !

1410

(Le roi sied, et met son mouchoir sur son visage.)

LE PRINCE *(bas)*

Ô mon aveugle rage,
 Tu t'es bien satisfaite, et voilà ton ouvrage.

(Montrant le prince.)

CASSANDRE

Oui, Seigneur, il est mort, et je suivrai ses pas,
 À l'instant que j'aurai, vu venger son trépas ;
 J'en connais le meurtrier, et j'attends son supplice,
 De vos ressentiments, et de votre justice ;
 C'est votre propre sang, Seigneur, qu'on a versé,
 Votre vivant portrait, qui se trouve effacé :
 J'ai besoin d'un vengeur, je n'en puis choisir d'autre,
 Le mort est votre fils, et ma cause est la vôtre ;

1415

1420

Vengez-moi, vengez-vous, et vengez un époux,
 Que veuve, avant l'hymen, je pleure à vos genoux ;
 Mais apprenant, grand Roi, cet accident sinistre,
 Hélas ! En pourriez-vous soupçonner le ministre !
 Oui, votre sang suffit, pour vous en faire foi : 1425
 Il s'émeut, il vous parle, et pour, et contre soi ;
 Et par un sentiment, ensemble horrible et tendre,
 Vous dit, que Ladislas, est meurtrier d'Alexandre :
 Ce geste, encore, Seigneur, ce maintien interdit,
 Ce visage effrayé, ce silence le dit ; 1430
 Et plus que tout, enfin. Cette main encore teinte
 De ce sang précieux, qui fait naître ma plainte ;
 Quel des deux sur vos sens, fera le plus d'effort,
 De votre fils meurtrier, ou de votre fils mort ?
 Si vous étiez si faible, et votre sang si tendre, 1435
 Qu'on l'eut impunément, commencé de répandre ;
 Peut être verriez-vous, la main qui l'a versé,
 Attenter sur celui, qu'elle vous a laissé ;
 D'assassin de son frère, il peut être le vôtre,
 Un crime pourrait bien, être un essai de l'autre ; 1440
 Ainsi, que les vertus, les crimes enchaînés,
 Sont toujours, ou souvent, l'un par l'autre traînés :
 Craignez de hasarder, pour être trop auguste,
 Et le trône, et la vie, et le titre de juste ;
 Si mes vives douleurs ne vous peuvent toucher, 1445
 Ni la perte d'un fils qui vous était si cher :
 Ni l'horrible penser du coup qui voua la coûte,
 Voyez, voyez le sang dont ce poignard dégoûte ;
 Et s'il ne vous émeut, sachez où l'on l'a pris,
 Votre fils l'a tiré du sang de votre fils ; 1450
 Oui, de ce coup, Seigneur, un frère fut capable,
 Ce fer porte le chiffre, et le nom du coupable
 Vous apprend de quel bras il fut l'exécuteur,
 Et complice du meurtre en déclare l'auteur ;

Ce fer, qui chaud encore, par un énorme crime, 1455
 A traversé d'amour la plus noble victime ;
 L'ouvrage le plus pur que vous ayez formé,
 Et le plus digne cour dont vous fussiez aimé ;
 Ce cour, enfin, ce sang, ce fils, cette victime,
 Demandent par ma bouche un arrêt légitime ; 1460
 Roi, vous vous feriez tort, par cette impunité,
 Et père de votre fils, vous devez l'équité ;
 J'attends de voir pousser votre main vengeresse,
 Ou par votre justice, ou par votre tendresse ;
 Ou, si je n'obtiens rien de la part des humains, 1465
 La justice du ciel me prêtera les mains ;
 Ce forfait contre lui cherche en vain du refuge,
 Il en fut le témoin, il en sera le juge ;
 Et pour punir un bras d'un tel crime noirci ;
 Le sien saura s'étendre, et n'est pas raccourci ; 1470
 Si vous lui remettez à venger nos offenses.

LE ROI

Contre ces charges, Prince, avez-vous des défenses ?

LE PRINCE

Non, je suis criminel, abandonnez grand Roi
 Cette mourante vie aux rigueurs de la loi ;
 Que rien ne vous oblige à m'être moins sévère, 1475
 Supprimons les doux noms et de fils et de père,
 Et tout ce qui pour moi vous peut solliciter,
 Cassandre veut ma mort, il l'a faut contenter ;
 Sa haine me l'ordonne, il faut que je me taise ;
 Et j'estimerai plus une mort qui lui plaise 1480
 Qu'un destin qui pourrait m'affranchir du trépas,
 Et qu'une éternité qui ne lui plairait pas ;
 J'ai beau dissimuler ma passion extrême ;

Jusqu'après le trépas mon sot veut que je l'aime
 Et pour dire à quel point ce cour est embrasé, 1485
 Jusqu'après le trépas qu'elle m'aura causé ;
 Le coup qui me tuera pour venger son injure
 Ne sera qu'une heureuse et légère blessure,
 Au prix du coup fatal qui me perça le coeur,
 Quand de ma liberté son bel oeil fut vainqueur ; 1490
 J'en fus désespéré, jusqu'à tout entreprendre,
 Il m'ôta le repos, que l'autre doit me rendre,
 Puisqu'être sa victime, est un décret des cieux,
 Qu'importe qui me tue, ou sa bouche ou ses yeux !
 Souscrivez à l'arrêt, dont elle me menace, 1495
 Privé de sa faveur, je ne veux point de grâce :
 Mettez à bout l'effet, qu'amour a commencé,
 Achevez un trépas, déjà bien avancé ;
 Et si d'autre intérêt, n'émeut votre colère,
 Craignez tout, d'une main, qui pût tuer un frère. 1500

LE ROI

Madame, modérez, vos sensibles regrets,
 Et laissez à mes soins, nos communs intérêts :
 Mes ordres, aujourd'hui, feront voir une marque,
 Et d'un juge équitable, et d'un digne monarque ;
 Je me dépouillerai de toute passion, 1505
 Et je lui ferai droit, par sa confession !

CASSANDRE

Mon attente, Grand Roi, n'a point été trompée,
 Et...

LE ROI

Prince, levez vous, donnez-moi votre épée.

LE PRINCE *(se levant)*

Mon épée ! Ha ! Mon crime est-il énorme au point ?
De me...

1510

LE ROI

Donnez, vous dis-je, et ne répliquez point.

LE PRINCE

La voilà !

LE ROI *(la baillant au Duc)*

Tenez, Duc !

OCTAVE

Ô disgrâce inhumaine !

1515

LE ROI

Et faites-le garder, en la chambre prochaine.
Allez !

LE PRINCE *(ayant fait la révérence au Roi, et à Cassandre)*

Presse la fin où tu m'a destiné,
Sort ! Voilà de tes jeux, et ta roue a tourné ?

LE ROI

Duc !

1520

LE DUC

Seigneur !

LE ROI

De ma part, donnez avis au prince,
Que sa tête, autrefois si chère à la province ;
Doit servir aujourd'hui, d'un exemple fameux,
Qui fera détester, son crime à nos neveux.

1525

SCÈNE VII

Le Roi, Cassandre, Octave, Gardes.

LE ROI (*à Octave*)

Vous, conduisez Madame, et la rendez chez elle.

CASSANDRE (*à genoux*)

Grand Roi, des plus grands rois, le plus parfait modèle ;
Conservez invaincu, cet invincible sein,
Poussez jusques au bout, ce généreux dessein ;
Et constant, écoutez, contre votre indulgence,
Le sang d'un fils, qui crie, et demande vengeance.

1530

(Elle s'en va avec Octave, il dit, étant seul.)

LE ROI

Ce coup, n'est pas, Madame, un crime à protéger,
J'aurai soin de punir, et non pas de venger.
Ô ciel, ta providence, apparemment prospère,
Au gré de mes forfaits, de deux fils m'a fait père ;

1535

Et l'un d'eux, qui par l'autre, aujourd'hui m'est ôté ;
M'oblige, à perdre encore, celui qui m'est resté !

ACTE V

SCÈNE I

Théodore, Léonor.

THÉODORE

De quel air, Léonor, a-t-il reçu ma lettre ?

LÉONOR

D'un air et d'un visage, à vous tout promettre.
En vain, sa modestie, a voulu déguiser,
Venant à votre nom, il l'a fallu baiser,
Comme à force, imprimant, sur ce cher caractère,
Une marque d'un feu, qu'il sent, mais qu'il veut taire.

1540

THÉODORE

Que tu prends mal ton temps, pour éprouver un coeur,
Que la douleur éprouve, avec tant de rigueur :
J'ai plaint la mort du Duc, comme d'une personne,
Nécessaire à mon père, et qui sert sa couronne ;
Et quand on me guérit, de ce fâcheux rapport,
Et que j'apprends qu'il vit, j'apprends qu'un frère est mort !
Encore, quoi que nos cours, usent d'intelligence,
Je ne puis de sa mort, souhaiter la vengeance ;

1545

1550

J'aimai également, la mort et l'assassin,
Je plains également, l'un et l'autre destin :
Pour un frère meurtri, ma douleur a des larmes,
Pour un frère meurtrier, ma fureur n'a point d'armes ;
Et si le sang de l'un, excite mon courroux,
Celui... Mais le Duc vient. Léonor, laissez-nous.

1555

SCÈNE II

Le Duc, Léonor.

LE DUC

Brûlant de vous servir, adorable Princesse,
Je me rends par votre ordre, aux pieds de votre altesse.

THÉODORE

Ne me flattez point ! Et m'en puis-je vanter ?

1560

LE DUC

Cette épreuve, Madame, est facile à tenter ;
J'ai du sang à répandre, et je porte une épée,
Et ma main, pour vos lois, brûle d'être occupée.

THÉODORE

Je n'exige pas tant de votre affection
Et je ne veux de vous, qu'une confession.

1565

LE DUC

Quelle ! Ordonnez-la moi.

THÉODORE

Savoir de votre bouche,
De quel généreux objet, le mérite vous touche,
Et doit être le prix, de ces fameux exploits,
Qui jusqu'en Moscovie, ont étendu vos lois ;
J'imputais votre prise, aux charmes de Cassandre,
Mais l'infant l'adorant, vous n'y pouviez prétendre.

1570

LE DUC

Mes vœux ont pris, Madame, un vol plus élevé ;
Aussi, par ma raison, n'est-il pas approuvé !

THÉODORE

Ne cherchez point d'excuse, en votre modestie,
Nommez-la, je le veux.

1575

(Lui bayant la lettre ouverte.)

LE DUC

Je suis sans répartie ;
Mais ma voix cédera, cet office à vos yeux,
Vous-même, nommez-vous, cet objet glorieux,
Vos doigts ont mis son nom, au bas de cette lettre.

1580

THÉODORE *(ayant lu son nom)*

Votre mérite, Duc, vous peut beaucoup permettre,
Mais....

LE DUC

Sans vous aimer, j'ai condamné mes vœux,

Je me suis voulu mal du bien que je vous veux,
Mais, Madame, accusez une étoile fatale,;
D'élever un espoir, que la raison ravale ;
De faire à vos sujets, encenser vos autels,
Et de vous procurer, des hommages mortels.

1585

THÉODORE

Si j'ai pouvoir sur vous, puis-je de votre zèle,
Me promettre à l'instant, une preuve fidèle ?

1590

LE DUC

Le beau feu, dont pour vous, ce cour est embrasé,
Trouvera tout possible, et l'impossible aisé.

THÉODORE

L'effort, vous en sera pénible, mais illustre.

LE DUC

D'une si noble ardeur, il accroîtra le lustre.

THÉODORE

Tant s'en faut, cette épreuve est de tenir caché,
Un espoir, dont l'orgueil, vous serait reproché :
De vous taire, et n'admettre en votre confidence,
Que votre seul respect, avec votre prudence ;
Et pour le prix, enfin, du service important,
Qui rend sur tant de noms, votre nom éclatant
Allez en ma faveur ; demander à mon père,
Au lieu de votre hymen, la grâce de mon frère ;
Prévenir son arrêt, et par votre secours,
Faire tomber l'acier, prêt, à trancher ses jours ;

1595

1600

De cette épreuve, Duc, vos vœux sont-ils capables ?

1605

LE DUC

Oui, Madame, et de plus, puisqu'ils sont si coupables,
Il vous sauront, encore, venger de leur orgueil,
Et tomber, avec moi, dans la nuit du cercueil.

(Elle s'en va.)

THÉODORE

Non, je vous le défends, laissez-moi mes vengeance,
Et si j'ai droit sur vous, observez mes défenses.
Adieu, Duc.

1610

LE DUC *(seul)*

Quel orage agite mon espoir !
Et quelle loi mon cour, viens-tu de recevoir !
Si j'ose l'adorer, je prends trop de licence,
Si je m'en veux punir, j'en reçois la défense ;
Me défendre la mort, sans me vouloir guérir,
N'est-ce pas m'ordonner de vivre, et de mourir !
Mais...

1615

SCÈNE III

Le Roi, Le Duc, Gardes.

LE ROI

Ô jour à jamais funèbre à la province !
Federic ?

1620

LE DUC

Quoi Seigneur.

LE ROI

Faites venir le Prince.

LE DUC *(sortant avec les gardes)*

Il sera superflu, de tenter mon crédit,
Le sang fait son office, et le roi s'attendrit.

(Ils sortent.)

LE ROI *(seul, rêvant, et se promenant)*

Trêve, trêve, nature, aux sanglantes batailles, 1625
Qui si cruellement, déchirant mes entrailles ;
Et me perçant le coeur, le veulent partager,
Entre mon fils à perdre, et mon fils à venger,
À ma justice en vain, ta tendresse est contraire,
Et dans le coeur d'un roi, cherche celui d'un père ; 1630
Je me suis dépouillé, de cette qualité,
Et n'entends plus d'avis, que ceux de l'équité ;
Mais, ô vaine constance, ô force imaginaire,
À cette vue, encore, je sens que je suis père ;
Et n'ai pas dépouillé, tout humain sentiment. 1635
Sortez, Gardes, vous, Duc, laissez-nous un moment.

SCÈNE IV

Le Roi, Le Prince.

LE PRINCE

Venez-vous conserver, ou venger votre race ;
M'annoncez-vous, mon père, ou ma rage ou ma grâce.

LE ROI *(pleurant)*

Embrassez-moi, mon fils.

LE PRINCE

Seigneur ? Quelle bonté !
Quelle effort de tendresse, et quelle nouveauté !
Voulez-vous, ou marquer, ou remettre mes peines ?
Et vos bras me sont-ils des faveurs ou des chaînes ?

1640

LE ROI *(pleurant)*

Avec le dernier, de leurs embrassements,
Recevez de mon cour, les derniers sentiments :
Savez-vous de quel sang, vous avez pris naissance ?

1645

LE PRINCE

Je l'ai mal témoigné, mais j'en ai connaissance.

LE ROI

Sentez-vous de ce sang, les nobles mouvements ?

LE PRINCE

Si je ne les produits, j'en ai les sentiments.

LE ROI

Enfin, d'un grand effort, vous trouvez-vous capable ?

1650

LE PRINCE

Oui, puisque je résiste à l'ennui qui m'accable,
Et qu'un effort mortel, ne peut aller loin.

LE ROI

Armez-vous de vertus, vous en avez besoin.

LE PRINCE

S'il est temps de partir, mon âme est toute prête.

LE ROI

L'échafaud l'est aussi, portez-y votre tête ;
Plus condamné que vous, mon cour vous y suivra,
Je mourrai plus que vous du coup qui vous tuera ;
Mes larmes vous en sont une preuve assez ample,
Mais à l'État, enfin, je dois ce grand exemple ;
À ma propre vertu, ce généreux effort,
Cette grande victime à votre frère mort ;
J'ai crain de prononcer, autant que vous d'entendre,
L'arrêt qu'ils demandaient, et que j'ai dû leur rendre,
Pour ne vous perdre pas, j'ai longtemps combattu,
Mais ou l'art de régner n'est plus une vertu,
Et c'est une chimère aux rois que la justice ;
Ou régnant à l'État, je dois ce sacrifice.

1655

1660

1665

LE PRINCE

Et bien, achevez-le, voilà ce col tout prêt,

Le coupable, grand Roi, souscrit à votre arrêt ;
 Je ne m'en défends point, et je sais que mes crimes, 1670
 Vous ont causé souvent des courroux légitimes ;
 Je pourrai, du dernier, m'excuser sur l'erreur,
 D'un bras qui s'est mépris, et crut trop ma fureur ;
 Ma haine, et mon amour, qu'il voulait satisfaire,
 Portaient le coup au Duc, et non pas à mon frère ; 1675
 J'allèguerais encore, que le coup part d'un bras,
 Dont les premiers efforts, ont servis vos États ;
 Et m'ont dans votre histoire, acquis assez de place,
 Pour vous devoir parler, en faveur de ma grâce ;
 Mais je n'ai point dessein, de prolonger mon sort, 1680
 J'ai mon objet à part, à qui je dois ma mort ;
 Vous la devez au peuple, à mon frère, à vous-même,
 Moi, je le dois, Seigneur, à l'ingrate que j'aime,
 Je la dois à sa haine, et m'en veux acquitter,
 C'est un léger tribut, qu'une vie à quitter, 1685
 C'est peu pour satisfaire, et pour plaire à Cassandre,
 Qu'une tête à donner, et du sang à répandre,
 Et forcer de l'aimer, jusqu'au dernier soupir,
 Sans avoir pu vivant, répondre à son désir,
 Suis ravi de savoir, que ma mort y réponde, 1690
 Et que mourant, je plaise, aux plus yeux du monde.

(L'embrassant.)

(Le roi tape du pied pour faire venir le Duc. Le duc entre avec des gardes.)

LE ROI

À quoi que votre cour, destine votre mort,
 Allez vous préparer, à cet illustre effort ;
 Et pour les intérêts, d'une mortelle flamme,
 Abandonnant le corps, n'abandonnez pas l'âme ; 1695

Toute obscure qu'elle est, la nuit a beaucoup d'yeux,
Et n'a pas pu cacher votre forfait aux cieux.
Adieu. Sur l'échafaud, portez le coeur d'un prince,
Et faites y douter, à toute le province,
Si né, pour commander, et destiné si haut,
Vous mourez sur un trône, ou sur un échafaud.
Duc, remenez le prince.

1700

LE PRINCE *(s'en allant)*

Ô vertu trop sévère !
Venceslas, vit encore, et je n'ai plus de père !

SCÈNE V

Le Roi, Gardes.

LE ROI

Ô justice inhumaine, et devoirs ennemis,
Pour conserver mon sceptre, il faut perdre mon fils !
Mais laisse-les agir, importune tendresse,
Et vous, cachez mes yeux, vos pleurs, et ma faiblesse,
Je ne puis rien pour lui, le sang cède à la loi,
Et je ne lui puis être, et bon père et bon roi.
Vois, Pologne, en l'horreur, que le vice m'imprime,
Si mon élection, fut un choix légitime ;
Et si je puis donner, aux devoirs de mon rang,
Plus que mon propre fils, et que mon propre sang !

1705

1710

SCÈNE VI

Théodore, Cassandre, Léonor, Le Roi, Gardes.

THÉODORE

Par quelle loi, Seigneur, si barbare et si dure, 1715
Pouviez-vous renverser, celle de la nature ?
J'apprends, qu'au Prince, hélas ! L'arrêt est prononcé,
Que de son châtement, l'appareil est dressé ;
Quoi, nous demeurerons, par des lois si sévères,
L'État sans héritiers, vous sans fils, moi sans frères ? 1720
Consultez-vous un peu ; contre votre fureur,
C'est trop, qu'en votre fils, condamner une erreur ;
Du carnage d'un frère, un frère est incapable,
De cet assassinat, la nuit seule est coupable ;
Il plaint autant que nous, le sort qu'il a fini, 1725
Et par son propre crime, il est assez puni ;
La pitié qui fera révoquer son supplice,
N'est pas moins la vertu d'un roi que la justice ;
Avec moins de fureur, vous lui serez plus doux,
La justice est souvent, le masque du courroux ; 1730
Et l'on imputera cet arrêt si sévère
Moins au devoir d'un roi, qu'à la fureur d'un père ;
Un murmure public, condamne cet arrêt,
La nature vous parle, et Cassandre se tait ;
La rencontre du prince, en ce lieu, non prévue, 1735
L'intérêt de l'État, et mes pleurs l'ont vaincue ;
Son ennui si profond, n'a su nous résister,
Un fils, enfin, n'a plus, qu'un père à surmonter.

CASSANDRE

Je revenais, Seigneur, demander son supplice,
Et de ce noble effort, presser votre justice ; 1740

Mon cour impatient, d'attendre son trépas,
 Accusait chaque instant, qui ne me vengeait pas ;
 Mais, je ne puis juger, par quel effet contraire,
 Sa rencontre, en ce cour, a fait taire son frère ;
 Ses fers, ont combattu, le vif ressentiment, 1745
 Que je dois malheureuse, au sang de mon amant ;
 Et quoique tant meurtrie, mon âme encore l'adore,
 Les plaintes, les raisons, les pleurs de Théodore,
 Le murmure du peuple, et de l'état entier,
 Qui contre mon parti, soutient son héritier, 1750
 Et condamne l'arrêt, dont ma douleur vous presse,
 Suspendent en mon sein, cette ardeur vengeresse ;
 Et me la font, enfin passer pour attentat,
 Contre le bien public, et le chef de l'État,
 Je me tais, donc, Seigneur, disposez de la vie, 1755
 Que vous m'avez promise, et que j'ai poursuivie,
 Au défaut de celui, qu'on te refusera,
 J'ai du sang cher amant, qui te satisfera.

LE ROI

Vous ne pouvez douter, Duchesse, et vous Infante,
 Que père, je voudrais répondre à votre attente ; 1760
 Je suis par son arrêt, plus condamné que lui,
 Et je préférerais, sa mort, à mon ennui ;
 Mais, d'autre part, je règne, et si je lui pardonne,
 D'un opprobre éternel, je souille ma couronne ;
 Au *lieu, que résistant, à cette dureté, 1765
 Ma vie, et votre honneur, devront leur sûreté ;
 Ce lion est dompté, mais peut-être, Madame,
 Celui, qui si soumis, *vous déguise sa flamme,
 Plus fier, et violent qu'il n'a jamais été,
 Demain attenterait, sur votre honnêteté ; 1770
 Peut-être, qu'à mon sang, sa main accoutumée,

Contre mon propre sein, demain serait armée ;
La pitié qu'il vous cause, est digne d'un grand cour,
Mais, si je veux régner, il l'est de ma rigueur,
Je vous dois malgré vous, raison de votre offense,
Et quand vous vous rendez, prendre votre défense,
Mon courroux résistant, et le vôtre abattu,
Sont d'illustres effets, d'une même vertu.

1775

SCÈNE VII

Le Duc, Le Roi, Théodore, Cassandre, Léonor, Gardes.

LE ROI

Que fait le prince, Duc ?

LE DUC

C'est en ce moment, Sire,
Qu'il est prince, en effet, et qu'il peut se le dire !
Il semble, aux yeux de tous, d'un héroïque effort,
Se préparer plutôt, à l'hymen, qu'à la mort ;
Et puisque si remis, de tant de violence,
Il n'est plus en état, de m'imposer silence,
Et m'envier, un bien, que ce bras m'a produit,
De mes travaux, grand Roi, je demande le fruit.

1780

1785

LE ROI

Il est juste, et fut il, de toute ma province.

LE DUC

Je le restreins, Seigneur, à la grâce du prince.

LE ROI

Quoi !

1790

LE DUC

J'ai votre parole, et ce dépôt sacré,
Contre votre refus, m'est un gage assuré ;
J'ai payé de mon sang, l'heur que j'ose prétendre.

LE ROI

Quoi ? Federic, aussi, conspire, à me surprendre !
Quel charme, contre un père, en faveur de son fils,
Suscite, et fait parler, ses propres ennemis ?

1795

LE DUC

C'est peu, que pour un prince, une faute s'efface !
L'État qu'il doit régir, lui doit bien une grâce ;
Le seul sang de l'Infant, par son crime est versé,
Mais par son châtimement, tout l'État est blessé ;
Sa cause, quoiqu'injuste, est la cause publique !
Il n'est pas toujours bon, d'être trop politique,
Ce que veut tout l'État, se peut-il dénier ?
Et père, devez-vous, vous rendre le dernier ?

1800

SCÈNE VIII

Octave, Le Roi, Le Duc, Théodore, Cassandre, Léonor, Gardes.

OCTAVE *(hors d'haleine)*

Seigneur, d'un cri commun, toute le populace,
Parle en faveur du Prince, et demande sa grâce ;

1805

Et surtout, un grand nombre, en la place amassé,
À d'un zèle indiscret, l'échafaud renversé ;
Et les larmes aux yeux, d'une commune envie,
Proteste de périr, ou lui sauver la vie ;
D'un même mouvement, et d'une même voix,
Tous le disent exempt, de la rigueur des lois ;
Et si cette chaleur, n'est bientôt apaisée,
Jamais sédition, ne fut plus disposée ;
En vain pour y mettre ordre, et pour les contenir,
J'ai voulu...

1810

1815

(Octave va quérir le Prince.)

LE ROI *(à Octave)*

C'est assez, faites-le moi venir.

LÉONOR

Ciel seconde nos vœux.

THÉODORE

Voyons, cette aventure.

LE ROI *(rêvant et se promenant à grands pas)*

Oui, ma fille, oui Cassandre, oui, parole, oui, nature !
Oui peuples, il faut vouloir, ce que vous souhaitez ;
Et par vos sentiments, réglez mes volontés.

1820

SCÈNE DERNIÈRE

Le Prince, Le Roi, Le Duc, Théodore, Cassandre, Léonor, Gardes.

(Le Prince et Octave entrent.)

LE PRINCE *(au pied du Roi)*

Par quel heur.

(Lui baillant le couronne.)

LE ROI *(le relevant)*

Levez-vous ! Une couronne, Prince,
Sous qui j'ai quarante ans, régi cette province ; 1825
Qui passera sans tâche, en un règne futur,
Et dont tous les brillants, ont un éclat si pur ;
En qui la voix des grands, et le commun suffrage,
M'ont d'un nombre d'aïeux, conservé l'héritage ;
Est l'unique moyen, que j'ai pu concevoir, 1830
Pour (entre votre faveur) désarmer mon pouvoir,
Je ne vous puis sauver, tant qu'elle sera mienne ;
Il faut que votre tête, ou tombe, ou la soutienne ;
Il vous en faut pourvoir, s'il vous faut pardonner,
Et punir votre crime, ou bien le couronner ; 1835
L'État vous la souhaite, et le peuple m'enseigne,
Voulant que vous viviez, qu'il est las que je règne ;
La justice est aux rois, la reine des vertus,
Et me vouloir injuste, est ne me vouloir plus ;
Régnez après l'État, j'ai droit de vous élire ; 1840
Et donner en mon fils, un père à mon Empire.

LE PRINCE

Que faites-vous grand Roi ?

LE ROI

M'appeler de ce nom,
C'est hors, de mon pouvoir, mettre votre pardon :
Je ne veux plus d'un rang, ou je vous suis contraire ; 1845
Soyez roi, Ladislas, et moi je serai père ;
Roi, je n'ai pu des lois souffrir les ennemis ;
Père, je ne pourrai faire périr mon fils ;
Une perte est aisée, ou l'amour vous convie ;
Je ne perdrai qu'un nom, pour sauver une vie ; 1850
Pour contenter Cassandre, et le Duc et l'État,
Qui les premiers font grâce, à votre assassinat ;
Le Duc, pour récompense, a requis cette grâce,
Le peuple mutiné, veut que je vous la fasse ;
Cassandre le consent, je ne m'en défends plus ; 1855
Ma seule dignité m' enjoignait ce refus ;
Sans peine, je descends de ce degré suprême,
J'aime mieux conserver un fils, qu'un diadème.

LE PRINCE

Si vous ne pouvez être, et mon père, et mon roi,
Puis-je être votre fils, et vous donner la loi ? 1860
Sans peine, je renonce, à ce degré suprême ;
Abandonnez plutôt, un fils qu'un diadème.

LE ROI

Je n'y prétends plus rien, ne me le rendez pas,
Qui pardonne à son roi, punirait Ladislas ;
Et sans cet ornement, ferait tomber sa tête. 1865

(Il dit au Duc, l'embrassant.)

LE PRINCE

À vos ordres, Seigneur, la voilà toute prête ;
Je la conserverai, puisque je vous la dois,
Mais elle régnera, pour dispenser vos lois ;
Et toujours, quoiqu'elle ose, ou quoi qu'elle projette,
Le diadème au front, sera votre sujette.
Par quel heureux destin, Duc, ai-je mérité,
Et de votre courage, et de votre bonté ;
Le soin si généreux, qu'ils ont eu pour ma vie.

1870

LE DUC

Il ont servi l'État, alors qu'il l'ont servie ;
Mais, et vers la couronne, et vers vous acquitté,
J'implore une faveur de votre majesté.

1875

LE PRINCE

Quelle ?

LE DUC

Votre congé, Seigneur, et ma retraite,
Pour ne vous plus nourrir, cette haine secrète,
Qui m'expliquant si mal, vous rend toujours suspects,
Mes plus ardents devoirs, et mes plus grands respects ;

1880

(Montrant Théodore.)

LE PRINCE

Non, non, vous devez, Duc, vos soins, à ma province ;

Roi, je n'hérite point, des différents du prince ;
 Et j'augurerais mal, de mon gouvernement,
 S'il m'en fallait d'abord, ôter le fondement ; 1885
 Qui trouve, ou dignement, reposer sa couronne
 Qui rencontre à son trône, une ferme colonne ;
 Qui possède un sujet, digne de cet emploi,
 Peut vanter son bonheur, et peut dire être Roi ;
 Le ciel nous l'a donné, cet État le possède, 1890
 Par ses soins, tout nous rit, tout fleurit, tout succède ;
 Par son art, nos voisins, nos propres ennemis
 N'aspirent qu'à nous être alliés, ou soumis ;
 Il fait briller partout notre pouvoir suprême,
 Par lui, toute l'Europe, ou nous craint, ou nous aime ; 1895
 Il est de tout l'État, la force, et l'ornement,
 Et vous me l'ôteriez, par votre éloignement ?
 L'heur le plus précieux, que régner je respire,
 Est que vous demeuriez, l'âme de cet Empire
 Et si vous répondiez, à mon élection, 1900
 Ma soeur sera le noeud de votre affection.

LE DUC

J'y prétendrais en vain, après que sa défense,
 M'a de sa servitude, interdit la licence.

THÉODORE

Je vous avais prescrit, de cacher vos liens,
 Mais les ordres du Roi, sont au dessus des miens ; 1905
 Et me donnant à vous, font cesser ma défense.

(Au prince.)

LE DUC

Ô de tous mes travaux, trop digne récompense !
C'est à ce prix, Seigneur, qu'aspire mon crédit !
Et vous me le rendez, me l'ayant interdit.

LE PRINCE

J'ai, pour vous, accepté la vie, et la couronne,
Madame, ordonnez-en, je vous les abandonne ;
Pour moi, sans vos faveurs, elles n'ont rien de doux,
Je les rends, j'y renonce, et n'en veux point sans vous ;
De vous seule dépend, et mon sort, et me vie.

1910

CASSANDRE

Après, qu'à mon amant, votre main l'a ravit ?

1915

LE ROI

Le sceptre que j'y mets à son crime effacé,
Dessous un nouveau règne, oublions le passé ;
Qu'avec le nom de prince, il perde votre haine,
Quand je vous donne un roi, donnez-nous une reine.

CASSANDRE

Puis-je sans un trop lâche, et trop sensible effort,
Épouser le meurtrier, étant veuve du mort.
Puis-je ?

1920

LE ROI

Le temps ma fille.

CASSANDRE

Ha quel temps le peut faire ?

LE PRINCE

Si je n'obtient au moins, permettez que j'espère,
Tant de soumissions, lasseront vos mépris,
Qu'enfin de mon amour, vos vœux seront le prix.

1925

(Il dit au Prince.)

LE ROI

Allons rendre à l'Infant, nos dernières tendresses,
Et dans sa sépulture, enfermer nos tristesses ;
Vous, faites-moi vivant, louer mon successeur,
Et voir de ma couronne, un digne possesseur.

1930